

LE GLOBE TROTTER

Journal illustré



RÉDACTION et ADMINISTRATION :

4, rue de La Vrillière, 4. PARIS

(En face la Banque de France)

← ❁ EXPLORATIONS ❁ →
DÉCOUVERTES AVENTURES
ROMANS VOYAGES
ACTUALITÉS



LA POSTE EN ALASKA

« A l'enfer! chien rouge », et une détonation accompagne ce juron énergique. (Voir l'article page 218).

MANIOC.org

Lire dans ce numéro : **MOUKDEN** et la joie japonaise.



SOMMAIRE

du Numéro du 6 Avril 1905

La Poste en Alaska TALLOIRES.
Un ratodrome G. SONAR.
Le "Globe Trotter" à travers le Monde.
Un marchand d'eau fraîche. — La mode au Mexique.
— Un soleil à face humaine. — Pour les pauvres.
Jacques Rodier. Histoire d'un Robinson français.
(Illustrations d'HOEWINSKI) (fin). . . G. DE WALLY.
Moukden et la joie japonaise. F.
Les Bandits de l'Argentine . . . HENRI RENOU.
Les races humaines par la plume et par l'ob-
jectif. — Les Arabes angevinnaïss. . . . G. F.
Curiosités naturelles.
Le cactus à barbe blanche.
Carrières coloniales G. F.
A travers les Sports F. FRANK-PUAUX.
Nos Concours. — Concours N° 169 (Blanc et noir).
Soixante prix. M. SPHINX.



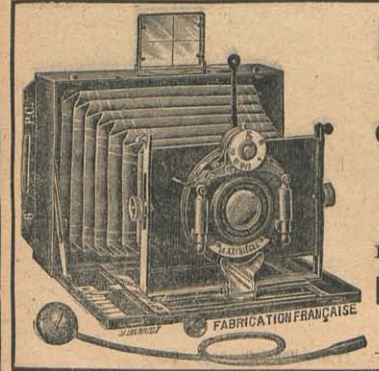
NOUVELLES PLAQUES JOUGLA
Sont en vente partout

PLUS D'ENCRIS RENVERSÉS
plus de taches sur le parquet, ni sur vos doigts avec
LE MONO
S^{me} A.M. Brev. S. G. D. G.

Porte-plume réservoir d'encre avec le-
quel vous pouvez écrire 5000 mots sans
arrêter. Sur ce porte-plume, vous met-
tez la plume qui vous plaît et l'en-
cre bleue, violette, noire, rouge,
ou celle qui vous est agréable.
Fonctionnement garanti à
tout instant, se mettant en
poche comme un crayon.
Peut être utilisé par
un enfant. Indispensa-
ble en voyage, au
bureau, à l'école.
Permettant de
sauter la pensée
Très recommandé le modèle riche avec plume en or, absolu-
ment inusable, au prix de 7 FRANCS.

22 A, rue du Printemps, PARIS.

ON DEMANDE représentants sérieux p. maison
ancienne, vins fins et ordinaires.
Recrire initiales J.M.J. Poste restante, 17, Av. d'Orléans, Paris 14°.



Gouttes Livoniennes CONTRE
Rhumes, Toux,
Bronchites, etc.
Revient à 0' 20" par jour.
Gouttes Livoniennes CONTRE
Rhumes, Toux,
Bronchites, etc.
Gouttes Livoniennes CONTRE
Rhumes, Toux,
Bronchites, etc.
Vente en gros : E. TROUETTE, 15, rue des Immeubles Industriels.

KODAK KODAK

Le **Kodak en Mandchourie**

MAGNIFIQUE
BROCHURE (Série G)
ENTIÈREMENT ILLUSTRÉE
PAR DES CLICHÉS
PRIS A LA GUERRE
RUSSO-JAPONAISE
ENVOYÉE GRATUITEMENT
sur demande adressée à
EASTMAN KODAK
Soc. Anon. Franc. au capital de 1.000.000 de fr.
PARIS LYON
5, Avenue de l'Opéra 26 et 28, Rue de la
4, Place Vendôme République
6, Rue d'Argenteuil 11, Rue Palais-Grillot
KODAK KODAK

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. après SEUL
en 4 mois, beaucoup mieux qu'avec professeur.
Nouvelle Méthode parlant-progressive, pratique, facile, infatigable,
donne la vraie prononciation exacte du pays même, le **PUR ACCENT**
Preuve-essai, 1 langue, 60 c. envoyer 90 c. hors France 1.10 mandat ou
timb. poste français à Maître Populaire, 13-A, r. Montfoucon, Paris.

TUE-GIBIER sans feu
ni bruit
ni fumée
à 30 mètres à petits coups ou à balles
Pression très forte depuis 12/50
FOUDROYANT : 18/60 et 22/60
TUE-MOINEAUX à 4 fr. : à 6/30
(Armes nouvelles déposites). Catal. gratis et fco.
RIGAUD, Inv. 27, 28, r. d'Amboise, Paris

RIRE s'amuser, amuser la société,
demander les 3 catalogues
Farces, Attrapes, Chansons, Mi-
que, Tours physiques, Magie, Magé-
tisme, Hypnotisme, etc. **BAUDOT**,
3, Rue des Carmes, Paris. (envoi gratuit).

LES "XX^e SIÈCLE"
Sont les appareils les plus PETITS.
PRÉCIS, LÉGERS
Ceux qui donnent les meilleurs résultats
de 29 fr. à 400 fr.
Toutes dimensions, Tous objectifs
NOUVEAUTÉS 1905
FACILITÉS DE PAIEMENT
FORTIN, 60, Boulev. de Strasbourg, PARIS.
CATALOGUE GRATIS
Se recommander de ce journal

APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES
et FOURNITURES
DOM MARTIN
INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR 87
51^{er} Boulevard SAINT-GERMAIN, PARIS
Catalogue franco

BICYCLETTES
TOUTES PIÈCES **BSA**
Garanties 5 Ans avec PNEUS
Modèle **MARS** **DUNLOP**
135^f **190^f**
CYCLES MARS 39^{me}, Rue Ampère Téléphone.
— PARIS — 551.62.
Demander le Catalogue N° 1

VERS CONVULSIONS, NERFS
des ENFANTS, calmés, prévenus
et guéris par un remède
unique au monde, infatigable,
le **SIROP SOUVERAIN PIVOT**, de la
Tour-du-Pin (Sère). — 2 fr. Bonnes Pharmacies ;
2 flac. contre 4⁵⁰ Broch. et Rens. gratis. Refuser substitutions.

PLUS D'OPÉRATIONS
FOIE FIEVRES PALUDENNES
ESTOMAC REINS
GUÉRISON ASSURÉE PAR
L'ÉLIXIR MALARTIC
Prépare par CH. DUTERTRE 19, r. Ternes, PARIS. (Nombres Attestations)
DANS TOUTES LES PHARMACIES
EXPÉDITIONS FRANCO — 6 FISCONS contre mandat 1⁵⁰
Adressé à CH. DUTERTRE Ph^{ie} 19, Rue Ternes, PARIS

Prime du "Globe Trotter"
L'AUTO-RELIEUR
Sert à relier soi-même
les publications périodiques, journaux illustrés
gravures, photographies, etc.



Modèle construit spécialement pour LE GLOBE TROTTER
Prix : 2 fr. 50
Ajouter pour la province 0 fr. 85 pour le port.

Publications JULES ROUFF et C^{ie}, 4, Rue de La Vieillesse, PARIS 1^{er}
ŒUVRES COMPLÈTES VICTOR HUGO
297 vol. — Franco 74 fr. 25
25 CENTIMES LE VOLUME
Par Opléide 10 cent.
en plus par volume
Envoi franco à partir de 20 volumes.

LE GLOBE TROTTER

Journal Illustré

— VOYAGES, AVENTURES, ACTUALITÉS, ROMANS, EXPLORATIONS, DÉCOUVERTES —

Rédaction & Administration :
4, rue de La Vrillière
(EN FACE LA BANQUE DE FRANCE)
PARIS

Abonnements

On s'abonne

FRANCE ET BELGIQUE. Trois Mois, 2 fr. 50; Six Mois, 4 fr. 50; Un An, 8 fr.
SUISSE. 3 fr. 50; — 6 fr. »; — 10 fr.
AUTRES PAYS. 3 fr. 50; — 6 fr. 50; — 12 fr.
EN FRANCE, aux Bureaux du journal et dans tous les Bureaux de poste.
EN BELGIQUE, chez MM. Dechenne et C^{ie}, 20, rue du Persil, à BRUXELLES.
EN SUISSE, à l'Agence générale des Journaux, 7, boul. du Théâtre, à GENÈVE.

LE NUMÉRO :

15 Centimes.

Les manuscrits non insérés ne
sont pas rendus.

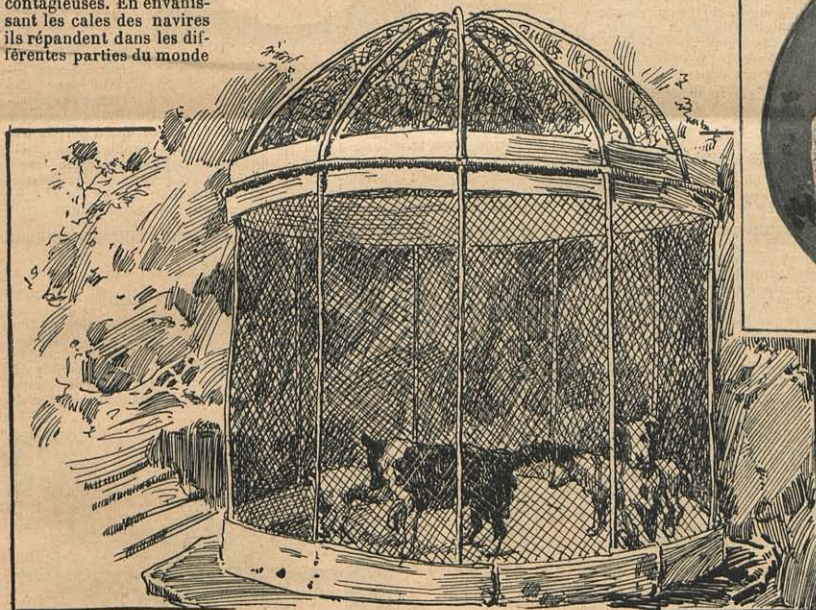
UN RATODROME

Malfaisance des rats. — Une race prolifique. — Déclaration de guerre.

Les temps sont bien durs pour les pauvres rats. Jusqu'à présent ils avaient vécu à peu près tranquilles, n'ayant de démêlés sérieux qu'avec leurs ennemis traditionnels : les chats. Mais l'Académie a parlé ! Or, elle a déclaré et prouvé que les rats constituaient un réel danger pour la race humaine puisqu'ils propagent — bien malgré eux, il faut le reconnaître — un grand nombre de maladies contagieuses. En envahissant les cales des navires ils répandent dans les différentes parties du monde

Les chiens errants, ceux qu'en France on mène à la fourrière, sont précieusement recueillis à Berlin dans un établissement spécial où on les dresse à faire la chasse aux rats. Et cela, quelle que soit la race du chien, le fox-terrier aussi bien que l'élégant loulou, subissent le même dressage pour peu que leur maître imprudent les ait perdus sans les réclamer.

de dressage pour obtenir un véritable chasseur. Au bout de ce temps, le chien dressé est vendu environ une quinzaine de francs,



LE CHIEN EST ENFERMÉ AVEC DES RATS.

les maladies humaines dont ils sont atteints.

Il s'agit donc de se défendre contre ce redoutable et irresponsable ennemi. Bien des procédés ont été employés, mais il est malaisé de se débarrasser de cette race envahissante. Les rats se reproduisent avec une très grande rapidité : la femelle ne porte que trois semaines et n'oublions pas que les petits sont à même de se reproduire à leur tour dès l'âge de trois mois. Ce sont là d'excellentes conditions pour la propagation rapide d'une race.

Les Berlinoises ont eu une excellente idée pour lutter contre ce fléau qui les menace aussi, paraît-il. On plutôt, ils ont organisé et généralisé un moyen de défense déjà existant.

Cet établissement, que l'on peut appeler « le Ratodrome », contient non seulement un grand nombre de chiens pour le dressage, mais aussi un nombre considérable de rats destinés à faciliter pour les pensionnaires une éducation accomplie. Le directeur dresse ses chiens l'un après l'autre. Tantôt il cache un rat dans une boîte de paille et apprend à un nouvel élève à dénicher son ennemi ; tantôt le rat est soigneusement emprisonné dans une boîte et celle-ci bien cachée dans un coin du jardin. Le chien, pour peu qu'il ait déjà pris quelques leçons, ne tarde pas à le trouver.

Il faut, en général, deux ou trois semaines

quelquefois plus, car il y a un grand nombre d'acquéreurs. Certains sont achetés par la ville, et destinés à faire la chasse aux rats qui s'aventurent imprudemment, la nuit, dans les rues, aux alentours des bouches d'égout.

Mais il arrive parfois qu'un chien doué d'un caractère spécialement pacifique refuse.

Il se contente de les tenir en respect, mais se refuse obstinément à les exécuter. On en a vu même qui poussaient la bonne humeur jusqu'à jouer avec ceux qui devaient être ses

victimes. Pour développer les sentiments belliqueux de ce pensionnaire par trop paisible, on emploie le procédé suivant :

Le chien est enfermé en compagnie de plusieurs rats dans une sorte de tonneau dont l'une des ouvertures est fermée par un grillage de fer. Tout d'abord, le chien reste tranquille, mais à la longue il s'énervait à être ainsi enfermé et d'ailleurs les rats, la plupart du temps, attaquent les premiers et la guerre est déclarée. Il est rare qu'après une semblable épreuve le chien ne devienne pas un très ardent chasseur de rats.

Souvent au cours de la chasse les chiens sont blessés.

Bientôt : **Abd-el-Aziz, sultan du Maroc**

Le "Globe Trotter" à travers le monde

Curieux inventaire

Si l'expédition anglaise à Lhassa aura été fertile en résultats commerciaux et politiques pour nos voisins, elle aura valu, par contre, aux amis de la géographie, une ample récolte de documents précieux sur les mœurs tibétaines. Ainsi, un officier anglais s'est amusé à réunir, dans une même photographie, tous les objets trouvés sur un prêtre bouddhiste fait prisonnier vers la fin de la guerre.

La pièce qui occupe le centre de

sert pendant ses repas : des couteaux, des bâtons d'ivoire pour manger le riz, une serviette. A l'extrême-gauche, cet objet informe, noirâtre, n'est autre chose qu'un morceau de fro-



ON VOIT ICI LE FAMEUX « DORJEH » DU LAMA. mage que le prêtre tibétain s'était suspendu au cou en guise d'amulette.

Enfin, j'attire votre attention sur les bandes d'écorce qui occupent le premier plan. Elles sont recouvertes d'inscriptions sacrées en caractères tibétains.

Dans le second dessin, dressé à une échelle supérieure, vous remarquerez trois objets qui jouent un grand rôle dans la vie d'un moine bouddhiste. A gauche, c'est un sceau artistement taillé dans une dent de mammoth. Au milieu, c'est un porte-bonheur, amulette en bois sculpté qui s'ouvre comme un médaillon et contient quelque menue relique.

Le bizarre objet que vous apercevez à droite est le fameux *dorjeh*, objet symbolique dont un lama ne se sépare jamais.



LA PIÈCE PLACÉE AU CENTRE EST UN MOULIN A PRIÈRES.

notre principal dessin est un moulin à prières en forme de réchaud. A sa droite, on remarque un autre moulin, celui-ci muni d'un manche et ressemblant à un hochet. L'objet placé à sa gauche est une tasse de thé, dont le lama ne se sert que dans les grandes occasions; elle est en argent et comporte une curieuse soucoupe à tré-pied et un couvercle, le tout également en argent.

On distingue, en outre, sur la table divers ustensiles dont le lama se

La mode au Mexique

LE CHAPEAU DE FÊTE DES GUERRIERS HUICHOLS.

Le *Globe Trotter* a déjà eu l'occasion de parler des Huichols, cette curieuse tribu indienne découverte, il y a deux ans, par un naturaliste américain dans les Sierras de Nayarit (Mexique). Nous avons obtenu, sur cette race primitive, des documents que nous nous efforçons de faire connaître à nos lecteurs.

Le véritable nom de ces Indiens, qui sont au nombre de quatre à cinq mille, est Virarika; ce terme signifie prophète, dans leur langue. Les hommes se coiffent, les jours de fête, d'étranges chapeaux qui ont un aspect nettement féminin. Sur une forme très plate, tressée de fibres de palmier comme les panamas, sont montées des ailes d'oiseaux et des plumes multicolores, et l'ensemble ferait croire (en y mettant, je l'avoue, quelque bonne volonté) à qu'une modiste parisienne émerge chez les Huichols il y a quelques années, et qu'elle leur enseigne son art délicat.



ILS SE COIFFENT D'ÉTRANGES CHAPEAUX.

Nous avons noté précédemment que, seuls parmi les tribus indiennes, ils ont conservé dans leurs traditions le souvenir d'un déluge universel. Ils croient que leur « grand ancêtre »

construisit une arche grise à laquelle plusieurs spécimens de la race humaine échappèrent au cataclysme.

Ils adorent les quatre éléments et vouent un culte spécial au cactus, qu'ils appellent *kikuli*.

On sait que cet arbre est une véritable providence pour les habitants des hauts plateaux mexicains; il leur fournit fruits, breuvage, ombrage.

Les Huichols ont leur capitale : ils la nomment Pomichotita. Pour y pénétrer, un étranger doit parlementer pendant plusieurs heures, et offrir aux caciques de la tribu de riches présents.

Ils ne reconnaissent pas l'autorité du Mexique et ont toujours refusé de payer l'impôt.

NOS NOUVEAUX ROMANS

C'est la semaine prochaine que nous commencerons la publication de nos deux nouveaux récits de voyage :

L'Obus invisible,

par André LAURIE.

Illustrations de HOLEWINSKY,

et

La Prisonnière du Mahdi,

par Victor TISSOT et Georges MALDAGUE.

Illustrations de HAUDU.



Un soleil à face humaine

SURPRISE DES ASTRONOMES. — TACHES SOLAIRES.

Les astronomes furent bien surpris, le 11 novembre dernier, de voir le disque du soleil se troubler de taches qui, peu à peu, se rangèrent de façon

à dessiner une figure humaine. Le surlendemain, c'est-à-dire le 13 novembre, la ressemblance se précisait. Les deux taches supérieures s'allongeaient nettement en forme d'amande, en même temps que des lignes moins sombres représentaient l'arcade sourcilière.

A la vérité, le nez manquait de beauté, mais ce léger défaut était racheté par la symétrie de la bouche, entourée d'une barbe assez bien fournie. Dans la nuit du 13 au 14, les taches s'étaient déplacées ou avaient disparu : l'homme du soleil était passé de vie à trépas.

Nos lecteurs ne sont pas sans avoir

entendu parler de ces taches solaires. Tentons-nous de leur fournir quelques explications sur un sujet aussi mal connu? On croit que ces taches

sont produites par des tempêtes épouvantables qui se déchaînent sur la périphérie de l'astre, c'est-à-dire sur l'enveloppe de matières gazeuses qui entourent l'astre proprement dit comme une immense gaine. Certains savants pensent que ces taches ne seraient que d'énormes cratères produits sur l'écorce solaire par des éruptions volcaniques.

On sera stupéfait d'apprendre que ces taches occupent parfois une superficie considérable. Ainsi, celle qui forme la bouche dans le dessin ci-contre est si vaste qu'elle pourrait « avaler de front » deux globes aussi volumineux que notre planète.



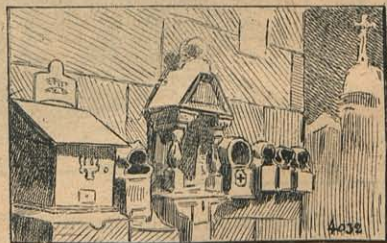
LES TACHES DESSINÈRENT UNE FIGURE HUMAINE.

Pour les Pauvres!

COLLECTION DE TRONCS DANS UNE RUE DE RUSSIE.

Si les mendiants sont innombrables dans les campagnes comme dans les villes de Russie, les âmes charitables y sont légion. La pauvreté du paysan russe est proverbiale; son hospitalité ne l'est pas moins. Le Slave est un

Ces boîtes sont disposées le long du trottoir par des œuvres charitables qui font ainsi appel à la générosité des passants. On compte parfois dix ou douze de ces tronc, alignés comme les livres d'une bibliothèque. Il en est



CES BOÎTES SONT PLACÉES LÀ PAR DES GENS CHARITABLES.

qui portent une ouverture assez grande pour laisser passer le morceau de pain ou la pièce de vêtement qu'un donateur anonyme y déposera en guise d'aumône.

Depuis l'ouverture des hostilités en Extrême-Orient, le nombre de ces tronc a beaucoup augmenté, la charité publique étant sollicitée d'aider les blessés et les familles des réservistes mobilisés.

JACQUES RODIER

Histoire d'un Robinson français

par G. de WAILLY

CHAPITRE XIX (suite et fin.)

Mais le steamer, léger de tout frêt et largement approvisionné de charbon, pouvait facilement courir ses douze nœuds et demi ou treize nœuds à l'heure, ce qui était suffisant pour rattraper le trois-mâts dans les parages de l'île Rose. On a vu que l'événement avait donné raison au capitaine australien.

Cabassou réunit sa troupe au bord du lac, et ne lui cacha pas que la situation lui paraissait absolument désespérée. En effet, ils étaient quinze, dont une femme, armés en tout de deux fusils, d'un revolver et de quelques haches, et encore les deux fusils n'avaient-ils pas, ensemble, dix cartouches à brûler.

Dans ces conditions, sans vivres, leur navire en flammes, lutter était impossible. Ils ne pouvaient que tâcher de prolonger leur existence en se dissimulant dans l'épaisse futaie. Mais il était évident que leurs ennemis, nombreux et bien armés, finiraient par les découvrir et les mettre à mort les uns après les autres, et que, même si une chance inespérée voulait que les bandits se rembarquassent sans achever cette chasse à l'homme, les survivants, abandonnés à leur tour dans cet îlot désert, n'auraient en perspective que la fin misérable des naufragés sans ressources.

— Ah ! ajouta-t-il, si, du moins, nous avions découvert la retraite qu'a dû se ménager quelque part M. Rodier, nous aurions pu, peut-être, y trouver au moins un peu de répit !

— Capitaine, dit alors le matelot Pierre en s'avançant vers son chef, j'ai idée que je pourrais bien l'avoir trouvée, moi.

— Que dis-tu ?

— Pendant que vous regardiez les grandes roues de bois et le bateau échoué, avec la demoiselle, j'ai poussé une pointe sur l'autre rive du ruisseau ; or, à moins qu'il ne pousse ici du bois de fer... tout à fait en fer...

— Vite, explique-toi clairement.

— J'avais relevé, au haut d'un petit mamelon à pentes presque insensibles et très régulières, un gros tronc, coupé à une brasse et demie du sol et cravaté du haut en bas d'un fouillis de lianes dont je voulais m'amuser à emporter un morceau, comme souvenir... et puis parce que c'est excellent pour battre les habits et les couvertes...

— Pas de « bordées », bavard, le temps presse !

— Eh bien ! voilà : en coupant ma liane, le manche de mon couteau a heurté le tronc qui a rendu un son mat, mais qu'en réfléchissant depuis lors je crois bien être un son métallique.

— Tu n'as pas cherché à te rendre compte ?

— Vous m'avez fait signe de rallier, capitaine.

— Et tu ne m'as rien dit ?

— Je n'ai pas eu le temps... Et puis, ce n'est qu'à la réflexion que...

— Bien. Conduis-nous vite. Si tu t'es trompé, notre situation n'en sera pas pire, car elle ne peut l'être.

La petite troupe dévala le plus rapidement possible le long du ruisseau du nord-est et... trouva le « fort invisible » que s'était construit Jacques pour échapper aux indigènes. Elle s'y introduisit par le faux tronc d'arbre habillé de lianes, qui était la tourelle centrale en charpente cuirassée de tôles arrachées au yacht. L'extraordinaire demeure, refuge de salut pour l'équipage de l'Emmanuel... était vide !

Ce fut une poignante désillusion pour Hélène, qui s'y était précipitée le cœur battant d'espoir, à l'idée qu'elle allait y trouver Jacques. Elle ne vit, dans la chambre déserte, que sa propre photographie décolorée, posée sur la



RELEVÉ D'UN BOND, IL SE TROUVA EN PRÉSENCE D'UN ÊTRE HIRSUTE.

table, dans un cadre rustique fait de bouts de planches. Elle tomba à genoux devant cette preuve de tendresse et de souvenir du cher disparu, et fondit en larmes.

Pendant ce temps, Cabassou et ses hommes, les yeux vite habitués à la demi-obscurité du lieu, passaient l'inspection rapide de la demeure en sous-sol.

Des cris de joie se succédèrent. L'un découvrait, relégué dans un coin, un ratelier d'armes pas trop rouillées en raison de l'épaisse couche de graisse recouvrant les canons et les culasses des fusils ; un autre les caisses de munitions ; plusieurs ensemble les canons-revolvers et la pièce d'alarme ; celui-ci un lot important de boîtes de conserves ; celui-là la pompe à eau

douce qui fonctionnait encore... Les pauvres gens déliraient de joie. Cabassou lança, en douceur, un coup de sifflet.

— Silence ! commanda-t-il. Au fond de nos cœurs, remercions Dieu et le génie de M. Rodier à qui nous devons notre salut... et même mieux, je l'espère. Au travail, tous ! Dans un quart d'heure, il faut que chaque homme ait un fusil en état de faire bon service et que l'artillerie soit nettoyée, approvisionnée et braquée devant ces étroites fenêtres qui sont de trop parfaites embrasures pour n'avoir pas été faites à ce dessein. Pierre, mets-toi en vigie en haut de la tourelle, sans te laisser voir. Tardi-col, distribue la besogne et que tout aille rondement !

ORKidé

La semaine prochaine : Duel entre monstres marins

Il revint à Hélène qu'il trouva lisant, ou plutôt cherchant à lire un gros cahier dont l'écriture fine dansait devant ses yeux noyés de larmes.

— Son «journal»! dit-elle au marin, dans un nouveau sanglot.

— Vite, regardons les dernières lignes!... Voyez, elles sont datées du 29 août 1901.

— Sept mois!
— Et il n'y dit rien de son départ... Il a fallu que quelque circonstance subite le motivât... A moins que...

— Que quoi?... Dites!

— Une chute... une blessure... une maladie...

— Et... depuis... rien!... rien!... Alors, Jacques... C'est donc fini?... Il est mort!
En prononçant ces mots, la jeune fille s'évanouit.

A ce moment, la vigie Pierre, s'affalant de son poste de veille, appela Cabassou à voix basse:

— Capitaine!... Les voilà.

— Actives et du silence! ordonna celui-ci qui, laissant Hélène évanouie, grimpa avec Pierre au sommet de la tourelle cuirassée.

Un à un, quatre marins australiens parurent, puis rentrèrent sous bois.

Un quart d'heure se passa, qui permit à la garnison du «fort invisible» d'être prête à la lutte.

Alors seulement Cabassou respira. Sur ses douze hommes, six furent affectés à la manœuvre des trois canons-revolvers, sous ses ordres directs, et les six autres formèrent une escouade qui se tint, armes chargées, sous les ordres de Tardicol.

Le vieux marin vit alors l'ennemi — vingt-cinq hommes sous les ordres de John Fischer et de son second, plus le groupe également armé des trois associés — se masser, en se défilant, derrière les charpentes de la machine de Jacques, c'est-à-dire à moins de cent mètres du refuge des Français et lui faisant face.

Tout se passait en silence, et soudain, au milieu de ce silence, un cri rauque, un cri de bête retentit... Cabassou vit plusieurs Australiens faire vivement face à droite et envoyer à la volée des coups de fusil dans le bois.

Le vieux marin était interdit: il ne comprenait pas...

Il n'eut, d'ailleurs, pas le temps de chercher à comprendre. Au milieu d'une fusillade tout à coup nourrie et maintenant dirigée vers la tourelle même du fort, il fut brusquement renversé par une masse qui semblait tombée du ciel et roula au fond de la demeure souterraine.

Relevé d'un bond, il se trouva en présence d'un être hirsute, demi-nu, dont les cheveux et la barbe en broussailles cachaient le visage et qui, un bras tout rouge du sang coulant d'une blessure, demeurait immobile, comme stupéfié devant lui...

A ce moment, une clameur significative retentit au dehors: les pirates se lançaient à l'assaut de ce qu'ils croyaient un mamelon derrière les arbres duquel se cachait l'équipage du voilier.

Les trois canons-revolvers crachèrent, couchant sur le sol la moitié des assaillants.

— Au large avec tes hommes, Tardicol! commanda Cabassou. File sous bois et abat-moi tout ce qui voudrait rallier la côte de l'est. Il importe qu'à bord du *Corf* on croie que c'est nous qu'on exécute.

Tardicol remplit exactement sa mission pendant que les canons-revolvers continuaient leur. En cinq minutes, pas un de ceux qui avaient traitreusement envahi l'île ne resta debout.

— Maintenant, murmura le vieux marin rayonnant, nous avons le temps!

Il rappela son second, qui parlait purement l'anglais, et lui donna rapidement des instructions. Celui-ci partit avec dix hommes, revêtus au préalable des vêtements des Australiens tués. Il en laissa deux pour surveiller le champ de bataille, qui n'avait été qu'un champ de carnage. Resté seul avec son étrange visiteur et Hélène toujours évanouie, Cabassou alla à l'homme et lui dit doucement:

— Jacques Rodier?

L'homme poussa un grognement inarticulé et douloureux. Mais, docilement, il se laissa prendre par son bras valide et conduire devant le lit où gisait la jeune fille, pâle sous le hâle marin.

Là, l'homme écarta brusquement la longue toison de sa chevelure et regarda, avec des yeux fixes, dont les paupières se contractèrent sous des tressaillements nerveux de plus en plus fréquents.

Cabassou, qui l'observait, articula nettement en approchant la bouche de l'endroit où devait être l'oreille:

— Hé-lè-ne!

L'homme hirsute et demi-nu sursauta comme sous le coup d'une décharge électrique. Il fit un pas en avant, poussa un cri rauque, ouvrit les bras... et s'affaissa comme une masse sur le sol.

CONCLUSION

Jacques Rodier, après l'effort suprême et géral de son intelligence luttant, en s'exaltant et



IL AVAIT FUI, DE BRANCHE EN BRANCHE.

en se surmenant presque au delà du pouvoir humain, contre l'ineffable dépression de la solitude, effort d'où était née sa surprenante machine, était tombé sans transition à l'abandonnement moral. Il avait franchi en une seconde les nombreux échelons qui séparent le civilisé quintessencié du plus bas degré de l'humanité sauvage.

Il n'eut plus même souvenir de l'homme qu'il était et, pendant sept mois, avait vécu à l'état de nature, du fruit des arbres dévorés crus, sans pensée, ne conservant des vêtements (qui à la longue devinrent des débris) que par la force toute matérielle de l'habitude.

Il n'était pas fou... Il était moins que fou: il avait chu d'un seul coup à l'état de presque bestialité; il avait perdu son âme pour ne garder que l'instinct qui veille à la conservation de l'être physique.

Quand des hommes, les premiers depuis les incursions des indigènes, avaient pénétré dans son domaine, il avait fui, de branche en branche, d'arbre en arbre, silencieusement, se débrouillant à leur vue, tout en ne cessant de les observer curieusement, comme des êtres inconnus...

Mais le bruit du canon résonnant sur mer avait produit dans son cerveau une première commotion: ce fut une sorte de vague et impérieux rappel dans les cellules cérébrales où loge la mémoire... Et il s'était instinctivement rapproché de sa demeure depuis si longtemps oubliée.

Lorsqu'il avait vu la troupe criminelle menacer cette demeure, il s'était élancé pour la

défendre en l'occupant, sous la même impulsion que l'oiseau chétif qui, à tire d'aile, vole défendre son nid contre l'oiseau de proie dont il devrait pourtant savoir que sa faiblesse désarmée ne peut avoir raison.

Il avait été vu par les misérables qui, devant aussitôt, en cet être redevenu sauvage, le naufragé qu'ils s'étaient juré d'exterminer, le tiraient comme le chasseur tire en forêt un fauve inoffensif.

Il avait échappé aux balles, mais non sans une blessure; la souffrance, et surtout la vue du sang, lui avaient fait faire un pas nouveau vers la conscience.

De se trouver chez lui soudain, après une absence de sept mois, il avait ressenti l'effet d'une nouvelle transition morale: l'ambiance le reprenait, mais non au point de lui rendre une seule syllabe de la parole perdue.

La vue d'Hélène inanimée, elle, avait produit en lui un choc décisif, mais trop violent, une tension morale trop forte pour que son cerveau désaccoutumé de la pensée, même banale et fugitive, ait pu la supporter. Il s'était évanoui en lançant un cri suprême — le dernier de l'homme-bête — et ce cri avait réveillé la jeune fille.

Celle-ci, rapidement mise au courant de cet étrange et douloureux rapprochement, pleura abondamment de voir en quel état elle retrouvait le pauvre cher fiancé; mais, âme d'élite, elle ne l'en aima que plus pour toutes les souffrances qu'il avait endurées. Sœur de charité incomparable, elle se consacra, dès l'instant, à la cure du pauvre cerveau. Dès qu'il eut repris ses sens et que Cabassou l'eut rhabillé, comme un enfant, d'un costume civilisé, elle se mit à lui parler du passé lointain, rappelant ainsi, mais avec quelle peine, les souvenirs qui devaient progressivement amener la résurrection.

Le maître d'équipage et les hommes du trois-mâts ayant conquis par feinte et sans coup férir le steamer — à la garde duquel n'étaient, d'ailleurs, restés que deux mécaniciens, un chauffeur et un timonier avec le maître d'équipage du *Corf* — Cabassou voulait, les morts enterrés et les blessés (parmi lesquels Cervieux, seul des trois associés) transportés à bord, rentrer de suite à Sydney. Hélène de Grécourt s'y refusa. Elle ne quitterait pas l'île Rose que Jacques ne fût redevenu le noble et intelligent jeune homme à qui elle avait jadis dit adieu sur le pont du *Simoun*, dans l'arrière-port du Havre. Sa délicate prescience de femme, et surtout d'amante, lui disait que c'était sur cette terre où il les avait perdus que Jacques retrouverait, le plus vite et dans leur plénitude, ses belles facultés.

La nouvelle de la découverte de l'appel confié aux flots par le naufragé s'était rapidement répandue par tous les postes de la civilisation en Océanie.

Un aviso allemand, stationnaire au port Apia, de l'île Pola (Samoa), vint à l'île Rose quelques jours après le drame sanglant qui s'y était déroulé. Le commandant reçut le rapport du capitaine Cabassou, fit son enquête auprès des rares survivants de l'équipage du *Corf* et de Cervieux lui-même, mourant d'ailleurs, et qui confessa l'infamie imaginée par Schurke (justement puni ainsi que Scott) et à laquelle il se repentait — un peu tard — d'avoir consenti.

Hélène et ses amis demeurèrent deux mois dans l'île. Ce ne fut qu'après que son fiancé, redevenu le Jacques Rodier d'autrefois, lui eut fait les honneurs de son ketch réparé, de sa merveilleuse machine en marche et raconté sa vie d'un esprit parfaitement libéré des terribles atteintes du mal de la solitude qu'elle se rembarqua pour l'Australie, puis pour la France.

La veille du départ eut lieu dans l'île une fête de nuit, aux illuminations électriques, où furent solennellement renouvelées, devant les marins joyeux et émus, les fiançailles d'Hélène de Grécourt avec

JACQUES RODIER, ROBINSON FRANÇAIS.

G. DE WAILLY.

Sauts à PATINS



Mr Neillson sautant des tonneaux en longueur.



Pendant le Saut.



Bien Sauté!

Il faut avoir assisté au spectacle du patinage ainsi qu'on le pratique dans les pays du Nord, pour bien comprendre la fascination qu'exerce ce sport d'hiver, élégant entre tous.

En Europe, les Suédois et les Norvégiens, les Danois aussi sont les patineurs les plus habiles et les dessins qu'ils tracent sur la glace sont du plus gracieux effet.

Dans l'Amérique du Nord, ce sont les Canadiens qui battent le record du patinage et leur habileté est peut-être encore plus grande que celle des peuples du Nord de l'Europe.

Le champion canadien est sans contredit George A. Meagher qui n'est pas un inconnu pour nous, car on n'a pas oublié à Paris ses exercices merveilleux à l'ancien Pôle Nord et au Palais de Glace où il faisait sensation.

Meagher est le créateur d'un sport nouveau qui dérive du patinage, nous voulons parler du « saut à patins ».

Il a sauté jusqu'à 1m, 17 en hauteur au dessus de la glace, ce qui est un record.

Ses sauts offrent un spectacle vraiment extraordinaire : il arrive à toute vitesse jusqu'au moment exact où il va sauter, s'assied sur les talons, puis s'élève soudain en l'air, le corps droit, lançant ses pieds de côté, vers la gauche, de façon à ce qu'ils se trouvent placés parallèlement à la barre de l'obstacle à franchir; il retombe sur les deux pieds à la fois, la poitrine bien en avant, les bras étendus et tenus en arrière.

Il saute avec autant de facilité qu'un cheval de steeple-chase franchissant la haie.

George Meagher compte, cependant, depuis peu, un rival pour les sauts à patins, dans la personne d'un autre Canadien, Neillson, dont la réputation comme champion de patinage n'est plus à faire.

Neillson pratique, comme Meagher, le saut en hauteur, mais si ce dernier s'en est fait une spécialité, son rival s'en est fait une, principalement, du saut en longueur qu'il exécute avec une maestria surprenante.

S'arrêtant net devant l'obstacle, il saute à pieds joints, parvenant ainsi à sauter par dessus quatre tonneaux placés à côté les uns des autres, sur une seule ligne droite.

Les exercices de Meagher et de Neillson peuvent compter comme une innovation parmi les sports athlétiques déjà si nombreux. Ils méritent d'être mentionnés.

H.-R. WOESTYN.



Mr Meagher va battre le record en hauteur.



Il est à 1m, 17 du Sol.



Il retombe.



Le "Globe Trotter" à la Guyane

Interview de M. Deydier. — Le pays de l'or. — Un village de réfugiés martiniquais.

Le Globe Trotter a rendu compte en son temps d'une remarquable conférence faite à la Société de Géographie de Paris, par M. Deydier, ingénieur colonial, chef du service des Travaux publics de la Guyane. Les indications fort intéressantes qu'avait données M. Deydier sur cette colonie nous ont incité à aller lui demander de plus amples renseignements sur cette possession française, ses ressources, son avenir. Avec une bonne grâce charmante, ce fonctionnaire voulut bien satisfaire à notre désir. Nos lecteurs apprécieront certainement les très instructives déclarations de M. Deydier. C'est tout un pays mal connu qui leur sera révélé.

Nous laissons la parole à M. Deydier.

Bien qu'elle ait été découverte en 1499 par Vincent Pinçon, lieutenant de Christophe Colomb, bien qu'elle soit possession française depuis deux cent soixante deux ans, la Guyane est certainement la moins connue de nos colonies. Quelques rares explorateurs ont pénétré vers l'intérieur. Deux surtout sont à citer : le docteur Le Blond, sous Louis XVI, qui se livra à la recherche du quinquina et plus récemment, il y a quelques trente ans, le docteur Crevaux, qui se consacra à l'étude des plantes et mourut à la peine. Ces deux savants, exclusivement adonnés à leur but spécial sont d'accord pour vanter les ressources de cette merveilleuse contrée. Mais la carte exacte du pays est encore à établir après plus de deux siècles et demi d'occupation française.

On connaît les limites de la Guyane : au nord l'Atlantique, au sud les monts Tumuc-

autant que la Guyane d'attirer l'attention du géologue et du géographe.

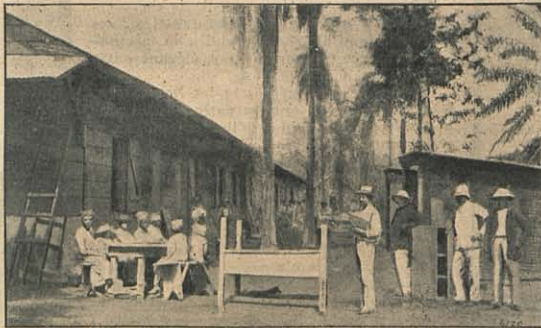
Le littoral, et, dit-on, l'intérieur, est constitué par des plaines d'une fertilité prodigieuse parsemées de mornes, petits monticules de 50 à 300 mètres de hauteur, isolés les uns des autres, qui donnent aux terres guyanaises l'aspect d'une nappe d'eau qui se serait solidifiée en pleine ébullition.

Les fleuves, sans berges ni bassins nette-

brousse, sous laquelle disparaît la terre jaune rougeâtre du sol ferrugineux, extrêmement fertile. Pour vous donner une idée de cette fertilité, je vous communique cette photographie des ruines d'une ancienne usine. Vous apercevez cette roue à eau, entièrement envahie par la brousse, ainsi que les murs de l'usine. Eh bien! ce coin de paysage avait été complètement nettoyé, débroussaillé il y avait à peine un mois. On ne peut qu'admirer la vigueur des pousses.

Reste le sous-sol du pays. Il est, lui aussi, extrêmement riche. Tout à la Guyane est silice et alumine sans calcaire. Il s'ensuit qu'on y rencontre les pierres précieuses en dérivant : saphirs, rubis, topaze, grenats et de solides pierres de construction de diverses variétés. D'autre part, des failles se sont produites dans ce terrain primaire donnant naissance à des filons métallifères d'or, de cuivre, de fer, de nickel, de platine. Ces filons, désagréés par l'action combinée du temps et des agents atmosphériques, ont produit les sables aurifères des terres guyanaises, qu'on rencontre en dépôt dans l'intérieur du sol ou dans le lit des cours d'eau ou des marécages.

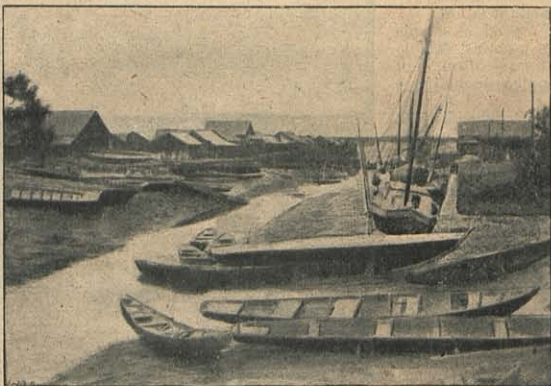
L'extraction de l'or est rendue très difficile en Guyane par la difficulté des ravitaillements. Pour se rendre aux placers, pour y amener les approvisionnements indispensables, pas d'autres voies de communication que les cours d'eau, pas d'autre moyen de transport que la petite pirogue des Indiens. Creusée au feu dans un tronc d'arbre, elle n'a pas de quille et se prête merveilleusement bien à la navigation pour



LES MARTINICAIS DE MONTJOLY FABRIQUENT DES MEUBLES.

ment définis, sont presque partout bordés par des lagunes qu'on désigne dans le pays par ces deux onomatopées expressives : *pris-pris, patia-patia*.

Vers le centre se trouve la région des placers, actuellement en exploitation : on y accède par les fleuves qui, dès qu'on s'éloigne de quelques kilomètres de la côte, ne sont plus navigables pour les embarcations à vapeur. Ils sont, en effet, coupés par des sauts



LE CANAL LAUSSAT PASSE A CAYENNE.



LE VILLAGE POSSÈDE UN EMBARCADERE.

Humac, à l'est le fleuve Oyapoc, à l'ouest le Maroni. Mais quelle est la longueur du littoral, 500 ou 600 kilomètres? A quelle distance se trouvent les monts Tumuc-Humac? Quelle est leur forme? Quelle est leur étendue? Quelles sont les dimensions des bassins des fleuves guyanais, dont certains ont plus de 2 kilomètres de largeur à leur embouchure? Quelle est exactement la superficie de la Guyane, qu'on estime aux deux tiers de celles de la France? Autant de questions qui ne sont pas encore résolues!

Et cependant peu de contrées méritent

analogues aux rapides des fleuves africains. Seules peuvent le remonter alors les pirogues conduites par les Indiens autochtones ou par les Boschs, noirs originaires d'Afrique, descendants d'anciens esclaves marrons.

Tout ce pays offre l'aspect d'une immense nappe verte. A la vue du voyageur émerveillé, nous dit M. Deydier, se fondent, se mélangent en teintes successives et violentes des nuances de vert sans équivalent sous nos climats : vert foncé des frondaisons des hauteurs, vert pâle des pris-pris, vert bistre des cours d'eau, vert olive de la

le passage des sauts et la montée des rivières que barrent traitreusement, à quelques centimètres de la surface, des branches et des troncs d'arbres déracinés que l'eau noirâtre ne permet de distinguer que trop tard pour les éviter. S'il avait une quille, le canot serait infailliblement renversé, tandis que le canot indien ou bosch saute l'obstacle qu'il racle de son front bombé.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de nous décrire en détail un « placer », comment on choisit l'emplacement, etc.?

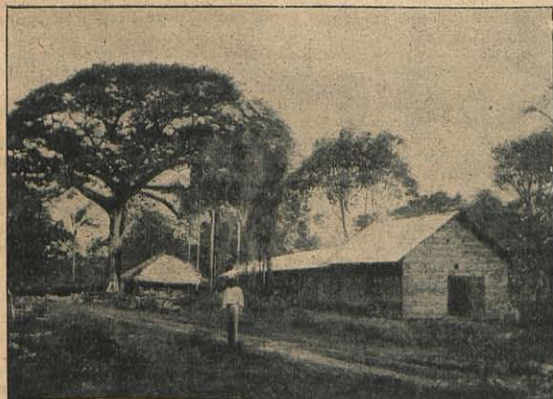
— Vous êtes en forêt, nous dit M. Deydier,



UN PLACÉRIEN.

on se rend ainsi facilement compte de la teneur approximative du terrain en or. Les « placériens » expérimentés — c'est ainsi qu'on appelle les chercheurs d'or en Guyane — se contentent souvent d'examiner quelques poignées de sable; beaucoup d'entre eux n'ont pas besoin de se servir de mercure.

Le terrain peut « rendre ». On établit alors le « placer ». Pour le faire, on commence par débrousser, puis par découvrir la couche de terre argileuse du sol. On détourne un ruisseau pour avoir un débit d'eau considérable pour laver le sable. On installe ensuite le *sluice*, plan incliné formé de trois planches et comportant des gradins. A l'extrémité, une excavation où du mercure a été placé; au-dessus de cette excavation, une dalle en tôle perforée. Arrivant avec l'eau à cette dalle, le sable passe, tandis que l'or, plus dense, tombe dans l'excavation par les trous. En même temps que l'or viennent également des pierres précieuses, principalement des grenats.



L'AMÉNAGEMENT DU VILLAGE DE MONTJOLY.

Pour ne pas vous entraîner trop loin, je ne vous décrirai pas le système de dragage des lits des cours d'eau. Ce n'est pas là un moyen pratique d'extraction de l'or, parce qu'il coûte beaucoup trop cher comme installation, comme entretien, comme main-d'œuvre.

Avec les « sluices » primitifs, la production d'or de la Guyane arrive à être la centième partie de la production mondiale.

La capitale, vos lecteurs le savent, continue M. Deydier, est Cayenne,

vous errez à l'aventure jusqu'à ce que vous aperceviez un terrain jaune rougeâtre siliceux. Comment se rendre compte si l'endroit est propice? D'une manière très simple: on creuse jusqu'au sable, on prend une quantité déterminée de ce sable qu'on place dans la *battée*, cône en fer de 30 à 40 centimètres de diamètre; on y ajoute le plus d'eau possible et l'on tourne vivement le mélange. L'or étant très dense, comme vous savez, tombe au fond du cône où l'on a disposé du mercure.

admirablement située au bord de la mer. Sa population atteint 12 000 habitants, environ le tiers de la population totale, en y comprenant les 4 000 à 5 000 hommes de l'élément pénal et les 2 000 à 3 000 Indiens. A Cayenne, le thermomètre oscille entre 20 et 35°.

La brise du large maintient la température assez constante d'un bout de l'année à l'autre et rend la chaleur très supportable. Les nuits sont délicieuses de fraîcheur, et pendant le jour si la chaleur est parfois torride dans les rues où l'on a dû renoncer à planter des arbres par crainte des moustiques, plus à craindre peut-être que le soleil, par contre, dans la plupart des maisons à étages en bois, il fait constamment frais.

Les environs de la ville sont parfois féériques et, dans la ville même, la merveilleuse « Esplanade des Palmistes » est sans rivale au monde, paraît-il. On y remarque le fameux palmier « bifide » qu'on prétend unique en son genre. Le regretté peintre des colonies,

P. Merwart, qui périt si malheureusement le 8 mai 1902 à Saint-Pierre-de-la-Martinique, lors de l'éruption du Mont Pelé, a pris cette Esplanade des Palmistes comme sujet de la vignette du nouveau timbre de 5 francs de la Guyane qui paraîtra prochainement.

Mais, autour de la capitale, que de difficultés d'approche: du côté de la mer, la barre, la rade envahie; du côté de la terre, les marécages.

Ces marécages, aux portes même de Cayenne, constituent un danger pour la santé publique.

Les anciens l'avaient compris qui creusèrent les trois déversoirs nommés: la Crique Fouillée, la rivière du Tour-de-l'Île et le canal Laussat. Ces canaux de drainage sont obstrués, il convient de les nettoyer. Le long du canal Laussat, d'anciens pirates annamites déportés ont construit leurs cases sur pilotis, reliées entre elles par des allées également sur pilotis.



UN PLACER. — LA BATTÉE.



L'ANCIENNE USINE EST ENVAHIE PAR LA BROUSSE.

Habiles pêcheurs, ce sont eux qui approvisionnent la ville de poisson. Malheureusement, comme leurs embarcations sont pontées, le poisson, en débarquant, n'est plus toujours frais.

Mais revenons, après cette parenthèse, à nos travaux publics. Il est de toute nécessité de permettre aux voiliers de passer la barre, de construire des quais ou de consolider celui qui existait antérieurement et qui, établi sur pilotis, menaçait ruine. En moins d'un an nous avons dû faire procéder à l'enlèvement de 3 000 mètres cubes de vase et à l'édification de 1 500 mètres cubes de maçonnerie. Nos travailleurs étaient des condamnés. Enfin, au point de vue de l'hygiène publique, il était indispensable d'alimenter la ville en eau potable. Nous reconnûmes que la nature des terrains de l'île de Cayenne et du littoral permettait d'avoir autant d'eau claire pure et filtrée naturellement qu'on le désirait, en captant les eaux des nappes souterraines étagées qui constituent le terrain alternativement sablonneux et argileux jusqu'à 40 mètres de profondeur à laquelle nous nous sommes arrêtés. Il n'existe pas de chemin de fer à la Guyane. Deux projets cependant sont à l'étude. Leur exécution aiderait puissamment au développement économique de ce merveilleux pays.

Il me faudrait vous parler enfin des dessèchements des marais littoraux qui sont si utiles, non seulement pour protéger la santé publique, mais encore pour conquérir à l'agriculture des champs extraordinairement fertiles ou le terrain à deux et trois mètres d'épaisseur. Cela m'entraînerait trop loin. Nous avons été assez heureux pour trouver une méthode pratique permettant de résoudre les deux questions du problème : écoulement constant vers la mer des eaux de pluie tombées dans les bas-fonds du marécage; protection absolue des marais desséchés contre l'invasion de la mer.

Cette méthode qui nous a donné de bons résultats a été employée pour l'assainissement de Montjoly.

Montjoly est l'abri que l'an dernier la Guyane a pu offrir, grâce à la souscription nationale, à quelques malheureuses victimes de la terrible catastrophe de la Martinique. Tout dut être littéralement improvisé. Nous avons dû faire vite et de notre mieux. L'effort réalisé a néanmoins été considérable. Jamais nous n'aurions pu mener à bien notre tâche sans l'aide que nous apportèrent cent cinquante hommes de l'élément pénal que l'Etat prête gratuitement.

Assurer chaque jour et pendant plusieurs mois le transport de trente véhicules de matériaux; percer, dans la brousse la plus épaisse, une dizaine d'avenues de 10 mètres de largeur et de 600 mètres de long destinées à permettre à l'air vivifiant de la mer de pénétrer librement dans le centre créé et de chasser les miasmes telluriques; édifier en quelques jours des hangars de 70 mètres pour abriter provisoirement une vingtaine de familles; construire en moins d'un an plus de cent cases de 9 mètres sur 7 mètres, et les munir de quelques meubles indispensables; établir un camp pour loger 150 condamnés et 5 surveillants militaires. En un mot, faire un riant village où 350 Martiniquais s'adonnent à la culture, d'un endroit où quelques mois auparavant régnaient sans conteste la brousse et le marais: voilà ce que la vaillante charité fraternelle guyanaise a su exécuter, nous dit notre aimable interlocuteur.

Nous ajoutons que ces travaux si vivement et si habilement menés font le plus grand honneur à l'énergie, au dévouement et au savoir-faire de M. Deydier.

Nous vous avons entendu parler des animaux caractéristiques de ce pays. Pourriez-vous nous indiquer, en quelques mots, les plus curieux?

Très volontiers. Parlons d'abord du grand fourmilier ou tamanoir. C'est un édenté qui, comme son nom l'indique, est l'ennemi des fourmis. Ces fourmis extrêmement abondantes constituent, on peut le dire, un clin d'œil les plus belles plantations. Aussi le grand fourmilier est-il bienfaisant. Il a une forme très héraldique et a été utilisé dans les armées de la ville de Cayenne. Nos lecteurs qui sont philatélistes le verront représenté sur les nouveaux timbres de la Guyane, ceux des basses valeurs. Peut-être seront-ils étonnés de savoir que ce petit animal, dont les jaguars sont friands, se défend bien souvent même victorieusement. Il faut qu'il soit surpris pour être vaincu et le jaguar qui s'est laissé étreindre dans les puissantes pattes du tamanoir n'en sort pas vivant.

La Guyane possède une espèce de singes très curieuse dits « singes rouges », leur pelage est effectivement de cette couleur, ou encore « singes hurleurs ». En effet, ils hurlent réellement; leur gémissement, dit-on, leur permet d'émettre des sons graves et des sons sursauts. Leurs cris puissants s'entendent à plusieurs kilomètres de distance: ils tiennent du rugissement du lion, du roulement du tonnerre, du sifflet de la locomotive. Figurez-vous une bande de ces singes se balançant pendus par la queue et émettant ces cris d'une harmonie sauvage au

milieu du calme et du silence de la forêt, troublé seulement par eux, et vous pourrez vous imaginer combien cela est impressionnant et troublant.

Je ne vous parlerai pas, continue M. Deydier, des serpents de la Guyane. Quoique extrêmement nombreuses et variées, leurs espèces sont connues. Je préfère vous indiquer qu'il existe dans notre colonie une quantité prodigieuse d'oiseaux-mouches aux plus ravissantes couleurs. Avec les plumes de ces oiseaux les habitants confectionnent des bouquets de fleurs artificielles de l'effet le plus merveilleux, comme vous pouvez le constater, nous dit notre interlocuteur en nous montrant une corbeille de ces fleurs, où la mousse figurée est elle-même confectionnée avec des plumes de ces oiseaux-mouches. Effectivement, ces paniers de fleurs sont véritablement d'une grande délicatesse de tons.

Ce pourrait être là une des branches de l'industrie guyanaise, continue M. Deydier,



CARTE DE LA GUYANE.

mais non la seule. Sans vous énumérer tout ce qu'on pourrait faire en Guyane, en dehors de l'or, laissez-moi vous dire que l'exploitation des bois de construction et de couleur, des plantes industrielles et médicinales, la distillation des alcools de fruits, la fabrication du noir d'ivoire, etc., etc., pourraient donner de beaux bénéfices. Et cependant, rien n'a encore été tenté après plus de deux siècles d'exploitation française.

Au dix-huitième siècle, il y avait à Cayenne une flotte puissante sous les ordres d'un amiral et des troupes nombreuses. Le commerce des épices était alors des plus actifs et des plus rémunérateurs. On y faisait de riches plantations de cacao, de cannes à sucre, de café; on exploitait le bois.

Aujourd'hui, plus rien. On manque, paraît-il, de capitaux et de bras. L'avenir économique de ce pays neuf, peu et mal exploité parce qu'il est peu et mal connu, est magnifique parce qu'il renferme des trésors de toute nature.

Dites bien, nous répète à plusieurs reprises M. Deydier, que nous, qui l'avons habité trois ans, l'avons parcouru, du moins sur la côte, nous croyons au retour de la prospérité ancienne de la « belle France équinoxiale ».

C'est sur ces mots que l'entretien prit fin. Nous avons remercié M. Deydier de ses intéressantes observations et des curieuses photographies inédites qu'il a bien voulu nous communiquer.

G. F.

Une tribu de cambrioleurs

Les Indes asiatiques possèdent de tous temps de vastes associations de criminels. Mais le mot est impropre ici, car il donnerait à supposer que ces associations sont analogues aux bandes de malfaiteurs qui dévalent et terrorisent les grandes villes européennes ou américaines. Le terme *tribu* serait plus approprié, puisque les criminels de l'Hindoustan vivent en famille et se transmettent, de génération en génération, leurs instincts pervers.

Par exemple, il y a des tribus de bandits de grands chemins, des tribus de faux-monnayeurs, des tribus de cambrioleurs.

L'une des tribus criminelles les plus redoutables est celle des Wagri-Pardhis, appelés aussi Takauks, du nom du métier qu'ils exercent ouvertement: celui de réparateur de pierres à moulin. On va voir que leur profession officielle les aide efficacement à exercer leur véritable métier.

Toute maison indienne (mais surtout les habitations des paysans) possède sa meule, installée généralement dans une pièce intérieure, et non sous un hangar ou dans un bâtiment annexe, comme cela se pratique en Europe. Lorsque la pierre a besoin d'être repolée, ou que l'appareil demande une réparation quelconque, il faut recourir à l'un de ces Pardhis nomades qui vivent à l'entrée des villages ou sur les routes.

Ces individus sont très habiles; ils ont tout fait de remettre les choses en état; ils se retirent après avoir reçu le prix de leur travail. Mais leurs yeux exercés ont eu le temps de prendre mentalement le plan intérieur de la maison et la disposition des fenêtres et des portes.

De plus, tout en vaquant au travail commandé, le Pardhi n'a pas manqué de sonder les murs et le sol, en les heurtant comme par mégarde avec ses outils, ou en laissant tomber un objet sur le plancher. Il sait que le paysan hindou a l'habitude de cacher son argent et ses bijoux dans un trou de la muraille ou dans une excavation, et il note soigneusement, grâce à la différence de son, les endroits suspects.

Quinze ou vingt jours se passent. Le Pardhi revient à la maison, par une nuit noire, et à l'aide d'un outil spécial, appelé *kusa*, se met en demeure de percer la muraille à la hauteur de la cachette. Il est rare qu'il se trompe d'endroit. Le trou qu'il perce est juste assez grand pour livrer passage au bras, et telle est l'habileté de ces voleurs que les habitants de la maison, même endormis au pied de la muraille que perce silencieusement la *kusa*, n'ont connaissance du méfait que lorsque leur cache est vide depuis plusieurs heures.

Quand le trésor est enfoui dans l'intérieur de la maison, le Pardhi s'y prend autrement. A l'aide de sa *kusa*, il perce un trou dans la muraille, mais assez large cette fois pour qu'il puisse s'y glisser. L'ouverture est en pente. Le bandit s'y engage les jambes en avant, ce qui lui permet de tomber sur ses pieds et de ne point perdre l'équilibre, si le sol de la chambre est en contre-bas. Pour de telles expéditions, le Pardhi se dépouille de ses moindres vêtements et se frotte d'huile des pieds à la tête, précaution utile en cas de surprise.

Il ne se hâte pas de tirer parti de son butin; les objets volés sont enterrés dans un champ; il ne les portera chez le recéleur que plusieurs mois après son forfait, c'est-à-dire quand la police britannique aura « classé » l'affaire.

Ces Wagri-Pardhis se font rarement prendre. Leur tribu compte des représentants dans les grandes villes de l'Inde comme dans les moindres hameaux; aux heures troubles, ils trouvent aisément un refuge chez un homme de leur caste.

Moukden et la joie japonaise

Dans les rues de Kyoto. — Orgie d'allégresse. — Tableaux et emblèmes patriotiques.

Ils l'ont enfin pris, ce Moukden, dont l'héroïque résistance leur valut tant de fausses joies, tant de cauchemars!

Sur la vieille cité, où les monuments religieux ont été respectés par les vainqueurs, flotte désormais le drapeau japonais.

Nous avions déjà fait prévoir que la nouvelle causerait dans l'empire du Soleil-Levant une explosion d'enthousiasme fou. Notre excellent correspondant, M. Marc Santeuille, nous prouve par sa lettre que notre prévision n'était pas exagérée.

tous les habitants de Kyoto avaient déjà regagné leurs domiciles, une horde de *gogai* se précipitaient dans les rues désertes, brandissant leurs sonnettes et hurlant à plein gosier l'événement que les dépêches de la veille laissaient prévoir :

— Moukden est pris! Moukden est pris! *Banzaï! Banzaï!*

La nouvelle avait été tant de fois annoncée depuis deux mois

Le doute n'était plus permis : une dépêche reçue à Tokyo annonçait formellement la prise de la vieille cité...

Je crois pouvoir affirmer que peu d'habitants de Kyoto terminèrent la nuit sur leur natte. Moins d'une heure après le lancement des éditions extraordinaires, les rues étaient pleines de monde. Le vacarme devenait assourdissant :

— *Banzaï! Dai Nippon Banzaï!* hurlaient des milliers de voix!

Ce cri national est difficilement traduisible : un millier d'existences au grand Japon en est la traduction littérale. Sur des lèvres nipponnes, il prend une expression émouvante : on y sent vibrer un ardent patriotisme, un dévouement fanatique à l'empereur, un orgueil incommensurable.

J'ai vécu cinq ans parmi les Japonais; je parle passablement leur langue, mais j'avoue que je ne me hasarderai jamais à lancer à haute voix ce cri de guerre : je me sentirais trop ridicule! Le premier mot, dans la bouche d'un Japonais, est, à lui seul, un poème, une phrase musicale, qui pourrait s'exprimer phonétiquement de la façon suivante : *ban-nedza-ô-d-i-i-i!* avec une brusque inflexion aiguë pour finale.

Déjà, vous vous représentez le concert

assourdissant que formaient ces cent mille voix, poussant sur tous les tons le *Dai Nippon Banzaï!* Mais le concert était renforcé par des cris de joie féroce qu'aucune langue humaine ne saurait représenter. Bientôt, des bandes de musiciens vinrent se mêler aux manifestants, et l'orgie d'allégresse se donna libre cours.

Dans la nuit qui commençait à pâlir, des foules compactes, engagées à sens contraire dans les rues étroites, se heurtaient, se bousculaient, s'écrasaient, sous les lueurs multicolores des lanternes suspendues entre les mâts rapidement élevés. Perdant leur réserve habituelle, et sans s'occuper des différences de classes, des gens s'embrassaient, se criaient mutuellement leur enthousiasme, et, emportés par la cohue dans des directions différentes, trouvaient le temps, d'un geste rapide, d'échanger

les lanternes qu'ils portaient suspendues à des baguettes.

Car c'est la plus grande marque d'amitié que puissent se donner deux Japonais que d'échanger ces objets qui portent presque toujours sur l'une de leurs faces le nom d'un héros national ou le titre

d'une association patriotique.

Après avoir parcouru les principaux quartiers de la vieille capitale, j'avais regagné ma chambre, espérant que le charivari se calmerait à l'aurore et que je pourrais prendre quelques heures de sommeil. Il n'en fut rien.

Les manifestations devaient changer de caractère, mais sans rien perdre de leur intensité. Devant ma porte, les gamins du



DES BANDES DE MUSICIENS SE MÊLÈRENT AUX MANIFESTANTS.

A l'occasion d'une fête, je m'étais transporté de Tokyo, ma résidence habituelle, à Kyoto, l'ancienne capitale, où je me proposais de passer quelques jours avec un compatriote. J'espérais aussi trouver quelque repos d'esprit dans l'antique cité des *shoguns* qui, par sa vie calme comme par ses vieux monuments, fait songer à Versailles, cette autre capitale désertée. J'avais compté sans les événements. Dans la nuit qui précéda la prise de Moukden, alors que presque

que je me sentis disposé à lui réserver un accueil empreint de scepticisme. Mais mon ami pénétrait brusquement dans la chambre, en agitant une des feuilles fraîchement imprimées que son domestique venait d'acheter d'un *gogai*.

Prochainement : Comment on construit un rancho

Les Masques rouges

Bandits de l'Argentine. — Notables masqués. — Dénoncés par un enfant.

La ville d'Azul est un centre relativement important de la province de Buenos-Ayres, qui compte une population de 8 000 habitants environ ; située sur le chemin de fer du Sud, dont elle est une des stations les plus importantes, elle fait un grand commerce de blé, de maïs et de bétail.

Des fermes importantes et des estancias couvrent son territoire sur une étendue de plus de 10 000 kilomètres carrés.

A l'époque du séjour que j'y fis en 188., il n'était bruit dans la ville d'Azul et dans le reste du pays que des exploits de la bande de brigands connue sous la dénomination des « Masques rouges », par suite de l'habitude des bandits de se couvrir le visage d'un mouchoir rouge lorsqu'ils allaient en expédition.

Ces salteadores opéraient toujours de la

même façon. Renseignés, on ne savait par qui ni comment, ils connaissaient le jour précis où le fermier ou l'estanciero (éleveur de bétail) avait fait une vente importante de ses produits.

Aussitôt, au nombre d'une vingtaine de cavaliers armés jusqu'aux dents, et masqués comme nous l'avons dit, ils arrivaient subitement, pendant la nuit, devant l'habitation du propriétaire qu'ils voulaient dévaliser. En cas de résistance, ils n'hésitaient pas à massacrer maîtres et serviteurs.

Usant des procédés pratiqués autrefois par les chauffeurs de sinistre mémoire, ils soumettaient à la torture du feu le propriétaire de la maison, si ce dernier ne voulait pas désigner l'endroit où il gardait son argent.

Bref, l'épouvante régnait partout à la cam-

pagne, car la police, la gendarmerie et les autorités n'avaient pas réussi, depuis deux ans que duraient ces déprédations, à mettre la main sur un seul des malfaiteurs, malgré la prime importante promise à la personne qui donnerait même un simple renseignement exact sur les bandits anonymes.

Comme un coup de foudre, la vérité éclata par le plus grand des hasards, et sur la découverte qu'en fit un jeune garçon de douze ans.

Qu'on juge de la stupefaction de la population lorsqu'elle apprit qu'au nombre des « Masques rouges » se trouvaient des personnages considérables de la ville d'Azul, et à leur tête... le juge de paix !

Ce sont les circonstances romanesques de cet événement dont nous fîmes témoins que nous rapportons ici.



TOUT A COUP UN BRUIT DE VOIX ET UN RAYON DE LUMIÈRE VINRENT RÉVEILLER L'ENFANT.

Don Antonio P..., dont nous ne désignerons pas le nom autrement, par égard pour les membres de sa famille, l'un des plus riches négociants en *frutos del país* (produits du pays) donnait une fête dans la belle maison qu'il venait de faire construire près de la « place du Gouvernement ».

L'occasion de cette réjouissance était le prochain mariage de sa fille, la belle señorita Isabella, avec le fils du directeur de la Banque de la Province, un avocat de grand avenir politique.

Les invités plus âgés qui n'avaient pas pris place aux tables de jeux, discutaient avec animation sur le sujet à l'ordre du jour.

Cette fois encore il était question d'un nou-

vel exploit des *Masques rouges* qui depuis quatre mois n'avaient pas fait parler d'eux.

Huit jours auparavant, la ferme d'un des principaux colons de Nievas, une colonie agricole située à douze kilomètres seulement de la ville, avait été assaillie pendant la nuit, et le malheureux fermier qui avait essayé de résister avait été tué d'un coup de revolver à la tête.

Le but de l'expédition avait été l'enlèvement de 6 000 piastres nationales (30 000 francs) encaissées le jour même pour la vente d'une importante récolte de blé.

Le juge de paix du *partido* (département) qui se trouvait au nombre des interlocuteurs paraissait le plus animé contre les malfaiteurs ;

il l'accusait de complicité les habitants de la campagne et surtout les *peons* (domestiques) errants qui vont de ferme en ferme pour y trouver du travail.

Quant à lui, magistrat, il avait fait tout son possible pour mettre la main sur les bandits ; ses agents parcouraient le pays, s'informant, questionnant, arrêtant les gens suspects, les vagabonds.

Mais, que voulez-vous ?...

L'association des *Masques rouges* paraissait si bien organisée qu'à moins de violer toutes les libertés des citoyens on ne pouvait en découvrir le mystère.

Enfin, la municipalité venait de décréter une nouvelle prime de 2 000 piastres en faveur de

celui qui dénoncerait les coupables, et l'on espérait qu'un de leurs propres complices serait tenté par la forte somme.

— N'importe! conclut un des assistants, c'est une honte pour les autorités de l'Azul que de n'avoir pu encore saisir les coupables... Il faut pourtant espérer que les agents du Pouvoir fédéral s'en occuperont si cela devient nécessaire.

— Ainsi soit-il! approuva le juge de paix en souriant d'une façon énigmatique et en se dirigeant comme par hasard vers le maître de la maison occupé à recevoir les compliments de nombreux invités à l'occasion du mariage de sa fille.

Quand les deux hommes furent en présence, ils échangèrent un rapide coup d'œil en regardant la pendule placée dans le fond de la salle, au-dessus de la porte.

Sur les bords de l'arroyo, ou rivière qui coule paresseusement le long des dernières maisons extérieures de l'Azul, s'élevait un rancho misérable, comme on en voit souvent aux abords des cités argentines: maisons ou plutôt chaumières sans valeur, abandonnées avec insouciance par leurs propriétaires qui vont chercher fortune en quelque autre endroit.

La mesure dont nous parlons était déjà bien dégradée; néanmoins elle servait depuis quelque temps d'entrepôt à un pauvre marchand d'alfalfa (luzerne) qui venait y déposer ses petites bottes de foin, avant de les offrir de maison en maison pour la nourriture de la vache ou de la chèvre qu'ont l'habitude de garder chez eux les petits ménages de l'Azul.

La marchandise du pauvre diable était si peu précieuse qu'il ne songeait pas même à

été aperçu par les hôtes inattendus de la maison isolée.

Quand Pedro Arzillo, c'est le nom du jeune pêcheur, eut reconnu les deux personnages assis sur une vieille caisse, ayant à leurs pieds une lanterne allumée, il eut peine à retenir un cri de surprise.

En effet, dans les deux hommes revêtus du puncho déguenillé des coureurs du campo, ne venait-il pas de reconnaître deux notables influents de l'Azul: don Antonio P... et le juge de paix du département.

Instinctivement, il s'enfonça sans bruit, plus profondément dans la luzerne, se ménageant, toutefois, une ouverture par laquelle il pût voir et écouter.

Les deux compagnons restaient silencieux, mais bientôt un léger bruit à la porte leur fit relever la tête, et, l'un après l'autre, six hom-



COMPLÈTEMENT CERNÉS DANS LA COUR DE LA FERME, ILS COMBATTIRENT EN DÉSESPÉRÉS.

Le bal, interrompu par le souper, ne cessa que lorsque danseurs et musiciens s'avouèrent enfin vaincus par la fatigue et, le signal de la retraite ayant été donné par les personnes les plus graves, l'exemple ne tarda pas à être suivi par le reste de l'assistance.

Peu à peu le vide se fit dans la fastueuse demeure, les lumières s'éteignirent une à une, pendant qu'au dehors les dernières ténèbres de la nuit luttèrent contre les premières lueurs de l'aurore.

Le silence régnait partout... Cependant, si un spectateur attardé fût resté sur la place, il aurait vu, une demi-heure après la retraite des invités, s'ouvrir une petite porte de la maison de don Antonio P... pour livrer passage à deux individus vêtus comme des *gauchos* misérables, lesquels, après avoir écouté un instant, dans le silence de la nuit, disparurent dans une des larges voies non pavées qui avoisinaient la place du Gouvernement.

l'enfermer en mettant une serrure à la porte d'entrée; c'est pourquoi entrant qui voulait.

De cette facilité profitait un jeune garçon d'une douzaine d'années qui, deux ou trois fois par semaine, venait pêcher dans la rivière, en face du rancho.

Il paraît que l'heure favorable pour attraper le poisson était la pointe du jour car, pour être tout à portée, le garçon venait dormir là pendant la nuit qui précédait sa pêche.

C'est ainsi que pendant que l'on faisait la fête chez don Antonio P... le *moço* dormait comme un bienheureux, le corps enfoncé au milieu des bottes de luzerne fraîche et parfumée.

Tout à coup un bruit de voix et un léger rayon de lumière vinrent réveiller l'enfant qui, cette nuit, par hasard, était venu prendre son poste habituel.

Caché au milieu des bottes d'herbage amoncelées dans le fond du rancho, il n'avait pas

mes vêtus de même façon vinrent prendre place autour des deux premiers.

— Amis, dit don Antonio P..., nous vous avons convoqués pour vous prévenir que l'estanciero Luiz Allazia, du district d'Olovaria, aura jeudi prochain chez lui une somme de douze mille piastres fortes (60 000 francs) qu'il se propose de déposer le jour suivant à la Banque de la Province à Azul. Cette somme lui sera versée par le représentant de la société anglaise qui achète tout le blé et le maïs disponibles de la région. Prévenez donc les autres compagnons que vous savez pour que nous soyons tous en armes, et le mouchoir rouge sur la figure, au rendez-vous habituel. La porte d'entrée de la demeure d'Allazia doit être forcée à deux heures de la nuit.

Après ces paroles les bandits échangèrent rapidement quelques mots à voix basse, puis, un à un, ils disparurent, suivis presque immédiatement de don Antonio et de son complice.

Chevaux savants

Un cheval peut-il penser et raisonner ?

Pedro, abandonnant sa pêche pour ce jour-là, retourna en toute hâte dans le logement qu'ils occupaient avec sa mère dans un quartier éloigné de la ville, et raconta ce qu'il avait vu et entendu.

La pauvre femme, saisie d'émotion au récit de son fils, ne perdit cependant pas la tête; après avoir réfléchi un temps assez long :

— Pedro, dit-elle, ces gens sont trop puissants; si nous parlons dans l'Azul, personne ne nous croira et l'on te fera passer pour fou !... Le mieux est de ne rien dire autour de nous. Voici ce que tu vas faire :

Rends-toi, de suite, chez notre voisin et ami, le marchand de faïences; tu lui diras que je te charge d'une commission pour ta tante qui demeure à Olovaria et tu lui emprunteras son cheval !. En partant maintenant, dans quatre ou cinq heures, au plus tard, tu seras arrivé chez don Allazia à qui tu raconteras tout ce que tu viens de me dire... Mais à lui seul, tu m'entends ! Dépêche-toi, mon Pedro, puisque c'est après-demain que les bandits veulent faire leur coup.

Dès que l'estanciero menacé eut été prévenu par le brave petit homme de la tentative des *Masques rouges*, il réunit promptement ses voisins et meilleurs amis, et l'on tint conseil sur ce qu'il y aurait de mieux à faire.

Après une discussion animée, voici ce qui fut décidé :

Aussi secrètement que possible, on allait réunir dans les environs une troupe de fermiers, assez forte et bien armée, capable d'entourer les bandits lorsque ceux-ci tenteraient de pénétrer par force dans la maison.

De leur côté, Allazia et ses domestiques également bien armés, attendraient dans l'intérieur l'attaque de la bande.

Une cinquantaine d'hommes résolus devaient suffire à l'acte de justice qu'on préméditait : ils furent bien vite réunis.

Le secret fut admirablement gardé; jamais conjurés n'agirent avec plus de prudence que les *justiciers* d'Olovaria.

La nuit du 23 au 24 septembre 1888, est une date qui restera longtemps encore dans la mémoire des habitants de cette paisible localité.

Les *Masques rouges*, arrivés à l'heure dite devant l'estancia de don Allazia avaient à peine donné un premier coup d'une pièce de bois, apportée comme béliet, pour enfoncer la porte massive de l'habitation, qu'ils furent entourés d'une fusillade venant de derrière eux ainsi que des fenêtres du bâtiment.

D'abord, et sans songer à riposter, la plupart des bandits essayèrent de fuir, mais inutilement.

Complètement cernés dans la cour de la ferme par plus de soixante-dix hommes robustes et bien armés, tout espoir d'évasion était impossible; ce que voyant, ils combattirent en désespérés.

Sept des brigands furent pris vivants; les autres, au nombre de dix-sept, avaient été tués ou blessés mortellement sur place. Parmi les morts, auxquels on s'empressa d'enlever les mouchoirs rouges qui cachaient leur visage, on reconnut les corps de don Antonio P..., le riche négociant, et du juge de paix du *partido*.

Le scandale fut énorme. La nouvelle de l'événement, portée à Buenos-Ayres, y causa une émotion sans pareille. Tous les parents des personnages ainsi découverts durent quitter le pays; les captifs furent condamnés à la prison perpétuelle.

La récompense de 2 000 piastres promise par la municipalité fut adjugée au brave petit Pedro et à sa mère.

Du reste, l'un et l'autre n'eurent plus de crainte à envisager l'avenir, l'estanciero Allazia se chargeant de pourvoir à tous leurs besoins, en reconnaissance de l'inoubliable service rendu par le jeune pêcheur à lui-même et à sa famille d'abord, ensuite à la population rurale tout entière.

HENRI RENOU.

1. Dans la campagne argentine, les enfants, filles ou garçons, montent à cheval dès leur plus bas âge; c'est ainsi qu'on en rencontre, se rendant à l'école, perchés à deux, souvent, sur le même animal.

Le cas du cheval-prodige de Berlin, Hans, exposé récemment dans nos colonnes, a donné un regain d'actualité à une question vieille comme le monde : les animaux sont-ils susceptibles d'éducation ?

Hardiment, répondons par l'affirmative, et constatons que les efforts, les soins, la patience que nous dépensons en faveur d'un animal, sauvage ou domestique, donnent toujours un résultat.

Je lis dans un journal américain que les pompiers de New-York organisèrent le mois dernier un concours entre leurs chevaux de trait, et que la plupart des concurrents exécutèrent des tours et donnèrent des preuves d'intelligence qui stupéfièrent les dresseurs professionnels.

Cette nouvelle n'est pas pour surprendre ceux qui ont vécu aux Etats-Unis. Quant à moi, j'avouerai que j'ai flâné des après-midi entières dans les casernes des *firemen*, admirant avec quelle patience ils s'efforçaient de transformer un jeune cheval en un camarade attentif et zélé.

On sait, d'ailleurs, que nos corps de pompiers ont été réorganisés sur le modèle des *fire-brigades* américaines. Il y a quelques années, la préfecture de police chargea une commission spéciale d'étudier sur place comment s'organise aux Etats-Unis la lutte contre l'incendie. Le voyage fut fertile en enseignements.

Ce que nos commissaires parisiens admirèrent avant tout, ce fut l'intelligence anormale des chevaux. Non-seulement ils venaient se mettre d'eux-mêmes sous les harnais au premier signal, mais ils savaient faire la différence entre une véritable sonnerie d'alarme et une fausse alerte, sachant bien que celle-ci n'était donnée que pour habituer hommes et chevaux à se transporter rapidement à leurs postes respectifs.

Certains de ces chevaux sont devenus célèbres dans toute l'étendue de la République.

Voici, par exemple, *Harmony*, l'un des chevaux de la pompe de la 30^e compagnie. Celui-là ne se contente pas d'errer dans la caserne; il s'échappe souvent dans la rue, fait son petit tour de promenade, mais sans jamais s'aventurer assez loin pour ne pas entendre le signal d'alarme.

Au premier coup de timbre, il s'élance avec la rapidité de l'éclair vers la pompe à vapeur toujours sous pression, se range à sa place habituelle, contre le brancard, et saisit entre ses dents une ficelle qui pend au-dessus de sa tête.

Les harnais tombent automatiquement sur sa croupe, et le *driver* n'a plus qu'à arranger quelques boucles et à consacrer son attention au compagnon d'*Harmony*. En deux minutes, la pompe est prête à partir.

Mais *Harmony* a un défaut qui, précisément, lui a valu ce nom. Il désobéit ses congénères et leur fait les tours pendables. Un enfant pourra l'agacer impunément. Mais malheur au cheval qui s'aventure à sa portée ! Il lui prouvera, à coups de dents et de sabots, qu'il se juge supérieur à sa race !

Dick, qui appartient à la même compagnie, est un voleur fiéffé, habitude qu'il doit aux pompiers qui lui apprennent à découvrir une friandise au fond de leurs poches. Avec une adresse de pickpocket, il s'entend à explorer celles des intrus. Pincé en flagrant délit, il se dresse comiquement sur ses jambes de derrière et offre un *shake-hand* avec un de ses sabots antérieurs.

Dans chaque casernement, plusieurs timbres correspondent aux différents quartiers de la ville.

Jumbo, un cheval de la 1^{re} compagnie, a appris à distinguer ces timbres entre eux par

leur son, ce que les pompiers eux-mêmes ne sauraient faire.

Dès la sonnerie, il bondit à sa place, sous les harnais. Le cocher n'aura pas besoin de guider son attelage. *Jumbo* prendra de lui-même le chemin le plus court vers le quartier où sévit l'incendie.

Sa vitesse est sans pareille; en quatre mois, il surmena à ce point trois camarades de brancard qu'il fallut les réformer successivement. On cite de lui ce trait : le cheval attelé avec lui s'étant abattu en arrivant devant le feu, *Jumbo* l'obligea à se relever en le frappant à coups de sabot.

Ben, de la pompe n° 18, sait, lui aussi, reconnaître au son d'un timbre vers quel quartier il lui faudra galoper dans un instant. Il connaît, en outre, une quantité de tours qui lui vaudraient la place d'honneur dans un grand cirque.

Il comprend les ordres les plus divers que lui donnent les hommes du poste, et sans qu'ils aient à joindre le geste à la parole.

Au poste-caserne de la 18^e, rue Est, les pompiers ont initié deux de leurs chevaux aux beautés de l'art national : de la boxe ! Ces pugilistes d'un nouveau genre s'alignent volontiers dans la cour, transformée en *ring*, et s'adressent mutuellement les coups les plus compliqués.

Sailor mérite une mention spéciale. Attaché à la compagnie des échelles (*Hook and Ladder* n° 10), il prend plaisir à jouer « à chat » avec les hommes de son poste. On le voit s'enfuir dans la rue et éviter par de savants détours le pompier lancé à sa poursuite. Est-il touché ? Il fonce sur un des joueurs et ne s'arrête qu'après l'avoir effleuré de son museau.

Mais, sans contredit, le plus fameux attelage de New-York est celui de la 7^e compagnie, stationnée dans le parc du City Hall (hôtel de ville).

Joe et *Charley* se sont rendus célèbres par l'exécution d'un tour que personne ne leur avait appris. Une nuit, le timbre sonna l'alarme alors que les pompiers de garde avaient commis cette coupable négligence de ne pas remettre les harnais en place, au-dessus du brancard de la pompe.

Tirés de leur sommeil par la sonnerie, les deux chevaux avaient bondi à leur place. Avant que les pompiers eussent eu le temps de réparer leur négligence, *Joe* et *Charley* s'accrochèrent sur le parquet et glissèrent leur tête dans l'ouverture des licols qui gisaient à terre !

Peu à peu, les deux braves bêtes apprirent à se harnacher elles-mêmes presque complètement. Elles étaient devenues une paire d'amis inséparables. Quand *Joe* mourut, l'an dernier, des suites d'un accident, *Charley* refusa toute nourriture et se laissa mourir de faim.

On me permettra de citer un dernier exemple, celui de *Popper's Boy*, que le cirque Barnum offrit d'acheter au prix de vingt-cinq mille francs. Ce cheval-prodige, qui n'eut jamais pour dresseurs que de braves pompiers, a de solides notions d'arithmétique : il sait compter jusqu'à huit.

L'addition et la soustraction sont des opérations qui lui sont familières : il indiquera avec son sabot que deux morceaux de sucre et six morceaux de sucre en font huit, et il saura également soustraire cinq de sept.

Popper's Boy est devenu vieux — vieux pour le dur service des pompes. L'an dernier, l'heure sonna de le mettre en réforme. La presse new-yorkaise s'émut. Une souscription publique fournit au corps des pompiers les fonds nécessaires au rachat du cheval favori.

Et *Popper's Boy*, bien qu'il ne sache pas « encore » lire les journaux, a dû se réjouir d'apprendre que le repos de sa vieillesse était désormais assuré.

Les races humaines par la plume et par l'objectif

Les Arabes anjouannais

Après les Oimatsaha, sans venus se fixer à Anjouan les Arabes qui se sont différenciés de leurs coreligionnaires pour adapter leurs mœurs, leurs coutumes, aux nouvelles conditions de leur vie dans l'île.

Ils ont repoussé, pacifiquement, les Bushmen du littoral à l'intérieur d'Anjouan. Physiquement, malgré de nombreuses déformations, les Arabes anjouannais ont conservé le type yéménite. Ils ont les membres grêles, le crâne allongé et étroit, la figure longue et mince, les sourcils peu saillants, les yeux larges, les cils longs et noirs, les pommettes effacées, le nez droit, souvent aquilin, le menton un peu fuyant.

Les femmes sont presque toujours jolies.

Les Arabes anjouannais sont paresseux, fourbes, voleurs et vaniteux. Il n'en est pas un qui ne se prétende « saïd », c'est-à-dire prince et descendant direct du prophète. La haute idée qu'ils se font de leur personne leur interdit tout travail; il y a incompatibilité entre leur qualité d'homme libre et le labeur qu'il leur faut; c'est le prétexte qu'ils donnent à leur incommensurable paresse.

Fatalistes et quietistes, leur aversion pour l'Européen s'adresse autant à l'homme d'action qu'au kâfir. En un mot, « ils sont la fausseté. »

Le vêtement de l'Arabe anjouannais est, dans la classe aisée, des plus somptueux; celui de la femme ne le cède d'ailleurs en rien à celui de l'homme. Longue chemise blanche; sambou, court gilet sans manche;

enfin une sorte de toge ouverte, un fez et des chaussures. Aux jours de fête, un manteau souché d'or, à la hanche un poignard damasquiné.

Tous, riches ou pauvres, se parfument et usent de kohl et de henné. Les Arabes étaient, avant notre protectorat, les maîtres de l'île. Leur chef est le sultan Saïd Mohammed, homme calme et tranquille, qui s'entend parfaitement avec l'administration française.

Leur religion est l'islamisme; ils



LES HOMMES SONT MINCES ET LES FEMMES JOLIES.

suivent le rite chaféiste. Ils ont converti à cette religion les Bushmen et les Makois. Ils ne suivent pas à la lettre les préceptes du Coran qu'ils adaptent à leurs commodités personnelles, et ils ne se gênent pas à le moins du monde pour boire du gin et se servir de graisse. Avec cela, ils ne sont nullement fanatiques.

G. F.

Curiosités Naturelles

Le cactus à barbe blanche

Il existe au Mexique une plante extraordinaire que l'on tente actuellement d'acclimater en Europe: c'est le *Cephalocereus senilis*, que les paysans du Mexique désignent du nom expressif de tête de vieillard (*cabeza de vieja*).

Le fait est que l'étrange végétation qui enveloppe complètement ce cactus ressemble à une barbe embroussaillée. La plante elle-même est constituée par une tige charnue, de forme allongée, ce qui permet de la classer

dans la catégorie des cactus-cierges (*cereus*).

Il est à peine besoin de rappeler au lecteur, déjà initié par nos précédentes notices, que cette « chevelure » ou « barbe » est formée par une infinité d'épines, disposées en faisceaux réguliers le long des cannelures de la tige, et qui se développent en longueur au point d'enchevêtrement entre elles leurs extrémités.

Comme on le sait, ces épines ne sont autre chose que des feuilles; leur double mission est de défendre la plante contre les attaques des animaux, très friands de sa chair spongieuse et de l'eau qu'elle retient même par les temps de grande sécheresse, et de l'aider à pomper dans l'air la vapeur d'eau en suspension.

Le *Cephalocereus senilis* ne se rencontre que dans certains districts montagneux du nord du Mexique; il ne dépasse guère une hauteur d'un mètre. Il est à espérer qu'il supportera le changement de climat et que nous le verrons bientôt orner nos serres.

On sait, d'ailleurs, que les cactacées

nous ont déjà fourni de nombreuses plantes d'ornement. La variété infinie de formes que présente cette espèce a



CETTE CHEVELURE EST FOURNIE PAR UNE INFINITÉ D'ÉPINES.

été de longtemps mise à profit par nos horticulteurs, et l'on collectionne désormais les cactus avec autant de passion que les tulipes et les orchidées.

On se souviendra peut-être de la belle collection qui ornait le jardin entourant le Palais de la République du Mexique, à l'Exposition de 1900. On y pouvait admirer plus d'une centaine de variétés de cactus, toutes originaires des déserts mexicains.

Les Carrières Coloniales

L'École Coloniale

(Suite 1.)

3^e Programme de géographie.

Progrès de l'Angleterre en Asie; les annexions et les compagnies de colonisation en Afrique; rivalité des colons anglais et boërs en Afrique australe; établissement du dominion canadien; histoire des colonies australiennes; rivalité des Anglais, des Allemands et des Américains dans les archipels du Pacifique.

Expansion coloniale des États-Unis d'Amérique.

Les Indes néerlandaises.

Formation de l'empire d'Outre-mer de l'Allemagne; acquisitions en Afrique, en Extrême-Orient asiatique, en Océanie.

Le déclin des colonisations espagnole et portugaise; Démembrement de l'Afrique portugaise; perte ou cession de la plupart des colonies espagnoles.

La conférence de Berlin. La conférence de Bruxelles.

Formation de l'État du Congo.

Les tentatives coloniales de l'Italie en Éthiopie; la constitution de l'Érythrée.

Développement de l'Empire russe en Asie; Progrès du Turkestan et sur les confins de l'Iran.

1. Voir le n° 161, du 2 mars 1905.

I. — NOTIONS SOMMAIRES DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE. Forme et dimension de la Terre: pôles, équateur, degrés de longitude et de latitude. — Mouvements de la Terre: tropiques; saisons; inégalité des jours et des nuits; heures différentes suivant les méridiens. — Représentation de la Terre: globes; cartes topographiques et géographiques. — Exploration de la Terre: découvertes des xv^e et xvi^e siècles; lacunes actuelles de nos connaissances; contrées dont il existe actuellement des cartes topographiques précises.

Traits principaux de la répartition des terres et des mers. Disposition et caractères essentiels des grands reliefs du Globe et des grandes profondeurs maritimes.

Éléments du climat: position mathématique, température, vents, pluies. — Principaux types de climats: climats maritimes, continentaux, tropicaux, désertiques, arctiques, de hautes altitudes.

Grandes zones de végétation sous les différents climats: pays de forêts, de prairies, de culture. — Ré-

partition de la vie animale à la surface du Globe.

Étude sommaire de la densité de population des principales régions du Globe: pays de vie sédentaire et pays de vie nomade.

Population du Globe; foyers de population très dense: en Europe, dans l'Inde, en Chine. — Les principales races humaines. — Les principaux types de civilisation: européenne, chinoise, arabe. — L'Islam: son aire géographique.

Les grandes voies de communication du Globe: routes maritimes de l'Atlantique, de l'Océan Indien et du Pacifique. — Grandes voies transcontinentales: transsibériennes; grandes lignes africaines. — Voies transcontinentales du Nouveau-Monde. — Grandes lignes télégraphiques transcontinentales et sous-marines. — Canal de Suez.

II. — GÉOGRAPHIE DESCRIPTIVE. — 1^o L'Asie. — Principaux traits de la géographie physique de l'Asie: relief, climats, fleuves. — La grande plaine du nord et ses rapports avec la plaine russe. — Les hautes plaines et déserts du centre. — L'Asie péninsulaire et orientale des moussons.

L'Asie russe. — La plaine de Sibérie: fleuves; centres de peuplement; voies de communication, le transsibérien.

Le Turkestan russe. — Fleuves et oasis. Le chemin de fer transcaspien et ses prolongements vers l'Iran et vers la Sibérie.

L'Asie Mineure, la Syrie et la Mésopotamie. — Voies ferrées.

L'Empire indien. — Caractères généraux du climat. Voies ferrées.

L'Indo-Chine (Notions sommaires). — Relief, climat, fleuves. Populations indo-chinoises.

L'Empire chinois. — Relief, climat, fleuves. — Voies ferrées du réseau chinois.

Le Japon. — Relief, climat. Grands ports et expansion maritime du Japon; progrès de son industrie.

2^o L'Afrique (Notions sommaires). — Grands traits du relief de l'Afrique étudiés dans ses ressemblances et ses rapports avec les reliefs voisins. — Divers climats d'Afrique: fleuves, littoral. — Principales races humaines de l'Afrique.

L'Algérie-Tunisie. — Structure montagneuse; climat; fleuves; côtes. — Voies de communication.

Le Maroc. — Caractères généraux du relief, des cours d'eau, des côtes. Populations et villes du Maroc.

L'Égypte et le Soudan égyptien. — Le Nil. Voies de communication.

(A suivre.)



Faites lire par tous vos amis. . . .

A TRAVERS LES SPORTS

Les Régates de Henley.

Il y a plus d'un demi-siècle que fut instituée la course à l'aviron qui a lieu chaque année au printemps entre les champions des universités d'Oxford et de Cambridge.

C'est un événement sportif si considérable qu'il n'est pas permis d'envisager la possibilité, même dans un avenir éloigné, de le voir détrôner par une course de canots automobiles, malgré l'engouement croissant qui s'attache à ce nouveau sport.

Elle fut courue pour la première fois en 1828, mais d'une façon intermittente jusqu'en 1856, époque à laquelle elle devint annuelle et sur le parcours adopté de Putney à Mortlake qui est exactement de 6 838 mètres.

Le choix des champions auxquels reviendront l'honneur de représenter chaque université donne lieu à une sélection presque scientifique qui s'opère plusieurs mois à l'avance, afin de permettre au spécialiste, le *coach*, de diriger l'entraînement avec toute la progression voulue.

Des épreuves éliminatoires entre les équipes des collèges de chaque université permettent à une commission composée du capitaine de l'année précédente et du président du *Varsity Rowing Club* de choisir les meilleurs sujets qui prendront les places vacantes car les rameurs de l'année dernière ont droit de priorité et généralement il n'y a dans l'équipe du championnat que deux ou trois nouveaux.

Les rameurs sont soumis à des exercices quotidiens et réguliers destinés à leur donner, avec la souplesse et l'endurance, le sentiment de la mesure et dans des deux mois qui précèdent l'épreuve, le *coach*, qui ne les perd de vue ni de jour ni de nuit, leur impose un régime des plus sévères: lever et coucher à heure fixe, aliments pesés et mesurés, cigares ou cigarettes comptés, bière et alcool dosés.

Le huit (le *team* des rameurs est de huit) se lève à sept heures, prend au saut du lit un *tub* rapide qui remue le sang sans amollir le corps, et se met à table. Le *breakfast* est le repas de résistance: soupe de gruau d'avoine, œufs, viande rôtie (ni veau ni porc), peu de légumes et surtout point de farineux, quelques *cups of tea*, de café et d'alcool point.

Il est 9 heures; jusqu'à 11 heures cours et études. Il ne faut pas oublier qu'aux examens les connaissances sportives ne suffisent pas pour être reçu docteur, avocat ou professeur, bien qu'une indulgence spéciale soit accordée aux champions de l'Université. A 11 heures, travail sur la rivière. En pantalon court de flanelle blanche, le torse couvert d'un jersey bleu clair pour Cambridge, bleu foncé pour Oxford, sur la tête une casquette aux mêmes couleurs nos équipiers mettent à l'eau le huit.

Chacun prend sa place sur un banc à glissière, le barreur vérifie son gouvernail et sur la rive le *coach* surveille l'embarquement.

Tout le monde est prêt et les yeux fixés sur le premier rameur, le *stroke oar*, qui donne la mesure et sur lequel on se règle pour arriver à cette harmonie complète de laquelle dépend le succès.

La fonction du barreur, ou *coxswain*, n'a pas moins d'importance; par la justesse de son coup d'œil, son habileté et sa présence d'esprit il peut changer en victoire une défaite qui souvent ne tient qu'à une demi-longueur.

Les avirons se sont enfoncés dans l'eau, de tout le poids des corps penchés en avant avec un ensemble parfait; et la nage commence, rythmée; le *coach* sur la rive a enfoncé sa bicyclette et suit ses élèves, mugissant dans un porte-voix ses observations; tous les curieux qui jalonnent la berge s'écartent respectueusement devant lui.

Il est une heure, l'entraînement a assez duré; les équipiers débarquent et partent dans les champs au galop comme de jeunes poulains lâchés, pour détendre les muscles des jambes lais-

sées au repos par l'exercice de l'aviron. Lunch et repos jusqu'à cinq heures et travail sur la rivière jusqu'à six. A huit heures, souper sommaire et extinction des feux.

Le grand jour arrive enfin. Les moyens de locomotion les plus variés, barques et canots automobiles, chars à banc porteur et drags magnifiques ont amené entre Mortlake et Putney tout Londres; hommes et femmes de toutes conditions, parés suivant leurs préférences aux couleurs ri-

anches du pont de Barnes, à White Hart, Oxford même, mais Cambridge s'est ressaisi et à la Brevary il tient la tête, il a course gagnée et de tous côtés retentissent: Hurrah for Cambridge! Three cheers for Cambridge! (trois hurrahs pour Cambridge!) Les bleu clair battent-ils les bleu foncé? Si Cambridge triomphe, ce sera la 28^e fois, mais Oxford, pour se consoler de sa défaite, pourra dire qu'il tient toujours la tête au moins quant au nombre de victoires puisqu'il en a 33 à son actif.

Au moment où ces lignes paraîtront, le télégramme portera de tous côtés dans les trois royaumes la nouvelle pendant que vainqueurs et vaincus discuteront de la course autour du traditionnel lunch.

FRED FRANK-PUAUX.

Concours international de Photographie aérienne

Un Concours international de Photographie aérienne est créé sur l'initiative de l'Aéronautique-Club de France.

Il donnera lieu à l'attribution de deux séries de récompenses correspondant aux deux catégories suivantes:

1^o Photographies de la terre prises en ballon ou à l'aide de cerfs-volants.

2^o Photographies prises de la terre ou en ballon des nuages et phénomènes optiques de l'atmosphère (mirages, arcs en ciel, aurores, couronnes, halo ordinaire et grand halo, cercles parhéliques, parhélie, arcs circumzénithal, circumhorizontal et tangent, anthélie, colonne solaire, déformation du soleil à l'horizon, etc.).

Les envois devront parvenir au siège de l'Aéronautique-Club de France, 58, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Paris, avant le 30 octobre 1905.

Les envois ne devront présenter aucun nom ou indication d'origine;

chacun d'eux contiendra une enveloppe cachetée dans laquelle se trouvera le nom et l'adresse de l'auteur, et qui portera extérieurement, comme signe distinctif, un nombre quelconque (d'au moins cinq chiffres). Les enveloppes ne seront décachetées qu'après le classement en présence du jury.

Le nombre des épreuves est illimité; elles pourront être de tous formats et porteront au dos les indications suivantes:

a) Catégorie dans laquelle l'épreuve doit concourir;

b) Le nombre inscrit sur l'enveloppe d'identité;

c) Désignation du sujet et date d'exécution (les épreuves seront acceptées quelle que soit la date d'exécution);

d) Type et focalité de l'objectif;

e) Vitesse approximative de l'obturateur et, s'il y a lieu, nature de l'écran coloré;

f) Marque et nature de la plaque photographique.

Chaque épreuve sera examinée et cotée séparément (de 0 à 20) par chacun des membres du jury qui devra selon sa compétence faire porter son appréciation sur l'un des points suivants:

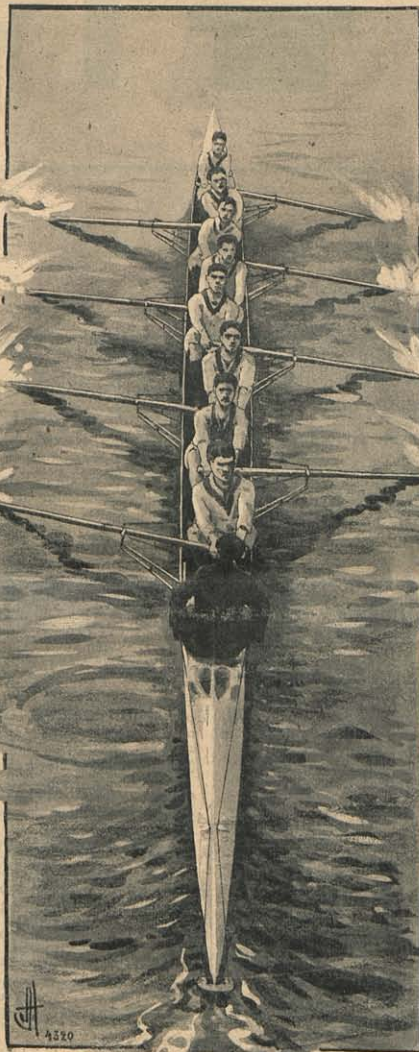
1^o Valeur scientifique documentaire du sujet (météorologie et topographie);

2^o Bonne exécution technique de la photographie;

3^o Valeur artistique qu'elle pourra présenter.

La totalité des points obtenus par chaque envoi sera divisée par le nombre des épreuves et la moyenne ainsi obtenue donnera lieu au classement final.

PRIX. — Pour chaque catégorie, comme premier prix, un objet d'art de la Manufacture nationale de Sèvres offert par M. le ministre de l'Instruction publique. Médailles offertes par le Conseil général de la Seine, le Conseil municipal de Paris, le Photo-Club de Paris, la Ligue Française de l'Enseignement et les Sociétés savantes, etc., médailles de vermeil, d'argent et de bronze, attribuées par le Comité de l'Aéronautique-Club de France sur demande du jury.



CHACUN A PRIS
BANC A

PLACE SUR UN
GLISSIERE.

vaies, jetant
de bleu clair et

Un grand
soudain, les

ligne, le signal est donné, les deux huit volent sur la surface du fleuve; alors de tous côtés partent les exclamations et les encouragements. Hurrah! Oxford tient la tête! Go ahead! Cambridge! Cambridge lead! (mène). Oxford rattrape.

Et tous les points bien connus du parcours sont successivement passés, Ripper Bridge Road, Chiswick, les prés de Devonshire, Bull'shead, ils sont en ligne sous les

une note gaie
de bleu foncé.
silence se fait
équipes sont en

Nos Concours

Concours n° 169

BLANC ET NOIR

Dernier délai : 21 avril 1905.

La donnée de ce problème est d'une extrême simplicité. Découpez les sept pièces noires que vous voyez dans ce dessin. En disposant d'une façon intelligente ces sept fragments dans le rectangle blanc placé à côté, vous verrez apparaître le nom parfaitement formé d'une importante région de l'Europe.

SOIXANTE PRIX

1^{er} PRIX. — Un magnifique encrier argenté Louis XV.

2^e PRIX. — Une belle coupe bronzée, ornée de superbes sujets décoratifs.

3^e PRIX. — Un presse-papier artistique, chiens bassets.

4^e PRIX. — Un élégant plumier bronzé, art nouveau.

5^e PRIX. — Une broche de dame "Globe Trotter" en argent.

Du 6^e au 10^e PRIX. — Un canif magique.

Du 11^e au 20^e PRIX. — Une jolie boîte de papier à lettre.

Du 21^e au 30^e PRIX. — Un porte-plume fleché, élégant et pratique.

Du 31^e au 40^e PRIX. — Une broche de dame "Globe Trotter".

Du 41^e au 60^e PRIX. — 6 jolies cartes postales.

Les résultats du Concours n° 164 seront publiés dans notre prochain numéro.

Société de Géographie Commerciale

Séance solennelle du 21 mars 1905, sous la présidence de M. Bienvenu-Martin, ministre de l'Instruction publique.

La séance est ouverte à huit heures et demie. Prennent place au bureau : M. Anthome, président de la Société, les représentants des ministères des Affaires étrangères, des Colonies, un délégué de l'Ambassade de Russie, et le prince Roland Bonaparte, représentant la société de Géographie, M. Paul Labbé.

Le président donne la parole à M. P. Labbé, le nouveau secrétaire général qui, en termes émus, fait l'éloge du regretté M. Ch. Gauthiot et déclare que l'œuvre dont son prédécesseur a été l'âme est appelée au plus brillant avenir. Il rappelle les débuts de la société de Géographie commerciale, fondée en 1873, au lendemain de nos désastres, et indique que son but est de faire connaître partout la France et ses produits. La prospérité actuelle de la Société ne fait que grandir : il s'efforcera de lui donner son maximum d'extension ; c'est là, en effet, ce qui eût pu faire le plus de plaisir au secrétaire perpétuel, dont il se déclare le disciple fervent. Et, pour prouver la vitalité de la Société, le secrétaire général donne la liste des nouveaux membres admis — et elle est longue —, ainsi que celle des personnes qui se sont présentées ; cette deuxième liste est aussi longue que la première. La fin de la communication du secrétaire général, qui avait demandé l'aide du public pour la réalisation de sa tâche, est saluée par une véritable ovation qui dut aller droit au cœur du sympathique M. P. Labbé, que nos lecteurs connaissent bien de nom.

M. Dunan, rapporteur de la Commission des prix, a ensuite la parole pour la lecture de son rapport sur les prix et médailles. Avec une grande simplicité, M. Dunan a su analyser les travaux accomplis par les lauréats. La plus haute récompense est décernée à la mission Chari-Tchad (MM. Chevalier, Descorse, Courtet) dont les travaux sur le bassin du Chari (géographie, ethnographie, géologie, botanique, avenir économique) font autorité, et M. Dunan fait remarquer que ces trois explorateurs ont parcouru 2 500 kilomètres d'itinéraire sans escorte et que la mission a été essentiellement pacifique, donc essentiellement française. (Salve d'applaudissements).

Parmi les autres explorateurs et publicistes titulaires de médailles, nous avons relevé : M. le commandant d'artillerie coloniale Lenfant et ses deux collaborateurs, M. l'enseigne de vaisseau Delevoye et l'élève-officier de cavalerie Lahure, pour la mission Niger-Bénoué-Toumbouri-Logone ; M. le lieutenant Grillières, pour ses voyages en Asie, où il se trouve encore d'urgence ; M. Raveneau, professeur agrégé de l'Université, directeur des *Annales de Géographie*, excellente publication qui répand parmi la jeunesse le goût de cette science si importante ; M. le comte de Courte, pour ses études sur l'Australie contemporaine, œuvres pleines d'utiles enseignements et d'indications précieuses ; M. Weulersse, agrégé de l'Université, bénéficiaire d'une bourse de voyage de l'Université de Paris pour son livre sur le Japon d'aujourd'hui ; M. Castex, enseigne de vaisseau, pour ses pages remarquables sur le Yang-Tsé ; M. le lieutenant de vaisseau Hourst, qui a accompli en remontant le même fleuve une importante et périlleuse mission sur la canonnière *Odry*. Enfin, M. Ch.

Pierre reçoit une médaille de la Société pour son voyage de l'Atlantique à la mer Rouge.

Nos lecteurs voudront bien remarquer que la plupart des explorateurs qui viennent d'être cités ne sont pas des inconnus pour eux : presque tous ces voyages ont été, en leur temps, relatés dans le *Globe Trotter*, qui a ainsi exactement suivi le mouvement géographique pendant l'année 1904.

A l'issue de ce rapport, qui fut applaudi d'un grand nombre de fois, M. le ministre de l'Instruction publique prend la parole.

Il déclare qu'il a été très heureux de venir ce soir témoigner à la Société de géographie commerciale l'intérêt qu'il prenait à son œuvre. La géographie, autrefois presque dédaignée dans les programmes et qui se réduisait à une sèche nomenclature de noms souvent difficiles à retenir et de chiffres, a pris une place de plus en plus importante dans les préoccupations des éducateurs. Et comme ministre de l'Instruction publique, il est heureux de rendre hommage aux sociétés de géographie en général et à la société de géographie commerciale de Paris en particulier dont l'action n'a pas été sans influence sur les modifications de programme à cet égard. Elles ont été une aide puissante pour l'Université, et le ministre tient à les en féliciter chaudement et à les en remercier. (Applaudissements).

En poursuivant le but qu'elle s'est assigné, la Société de géographie commerciale qui, par les conférences qu'elle donne, par l'appui matériel et moral qu'elle prête aux explorateurs, par les conseils qu'elle est apte à fournir à ceux qui veulent aller s'établir au loin, fait mieux connaître le monde et nos propres possessions, mérite bien de la reconnaissance du pays et du gouverne-

ment de la République. Grâce à elle, le public a fini par prendre goût aux choses coloniales ; grâce à elle, tout le monde connaît aujourd'hui l'étendue de notre beau domaine colonial qu'il s'agit maintenant de mettre en valeur. Au dehors, cette société, par son rôle économique, a mis en relation des compatriotes avec des sociétés étrangères. Là aussi elle fut, elle est et elle sera utile.

A tous ces titres, la Société de géographie commerciale a montré son action bienfaisante. Et la meilleure preuve qu'elle a réussi à répandre le goût de la géographie économique, n'est-elle pas la présence du charmant auditoire féminin de cette salle. (Applaudissements). Le ministre ne peut donc que souhaiter la continuation de cette œuvre à laquelle il est content de souhaiter longue vie, à laquelle, en tant que ministre de l'Instruction publique, il adresse ses plus vives félicitations. (Applaudissements). Et pour marquer l'intérêt qu'il porte à la société, il est heureux de décerner la médaille d'officier d'académie à M. Moireau, président de section et Chemin-Duponts, chef de la statistique à l'Office colonial, secrétaire de la section France et colonies.

Le Ministre donne ensuite la parole à M. Privat-Deschanel, agrégé de l'Université qui doit dire quelques mots sur l'Australie contemporaine.

Le pays est essentiellement démocratique et égalitaire. On s'y occupe surtout de faire du commerce et il régnait dans les villes un certain esprit d'orgueil assez avancé.

Les villes se ressentent du goût américain et beaucoup sont tracées au cordeau, les rues sont à angle droit ; on y voit aussi bien d'autres styles dont l'ensemble paraît hétéroclite. Un grand nombre de projections ont accompagné cette conférence.

LES MAUX D'ESTOMAC

quelques qu'en soient la nature ou l'origine: **GASTRALGIE** (dépendant presque toujours d'un état nerveux) **DYSPEPSIE** (caractérisée par une pesanteur au creux de l'estomac allant jusqu'au pyrosis avec rapports gazeux, renvois acides, pituite, vomissements) **DYSPEPSIE flatulente** (gaz intestinaux). **DIGESTION** laborieuse (pesanteur de la tête, besoin de sommeil, bouffées de chaleur, constipation), **sont guéris instantanément par la**

POUDRE des ANTILLES

PRX: 2'50 la boîte franco, mandat-poste.
Ph^{ie} MOISAN, 65, Rue d'Angoulême, Paris et toutes Pharm^{ies}.
Adresser lettres et mandats, MOISAN, 97, rue d'Alsée, PARIS.



Une SÉRIE CARTES POSTALES illustrées des plus belles vues de Besançon est offerte à toutes les personnes qui feront la demande des superbes catalogues illustrés de bonnes et belles Montres à la Fabrique H. SARDA, Besançon (Doubs).

Les

Petites Annonces

du "GLOBE-TROTTER"

Gorge Gibert, petit lycée Montpellier (Hérault).
échange cartes vues avec étranger. Réponse sûre. 2.232

De Langhe, Mourmelon-le-Grand (Marne), envoi 500 membres, procure échange cartes tous pays. Camp de Châlons, timbrées et signées. 2.239

Régle, 4, impasse Malmaison, Marseille, envoi 500 cartes postales Marseille non timbrées contre 0 fr. 65, et timbrées contre 1 fr. 25 la douzaine. 2.228

Carto-philatélique Club, 65, rue Clignancourt, Paris.
500 membres, procure échange cartes tous pays. Renseignements gratuits. 2.227

OCCASION! Appareil photographique 9 x 12, diaphragme iris, viseurs clairs, pose, instantané, compteur automatique. Sac: tous accessoires: lanterne, châssis, cuvettes, etc. 25 francs. Guiraud, Buffet Firminy (Loire). 2.225

1° Bicyclette de luxe, genre américain, jantes bois, roue libre, frein arrière et accessoires, ayant coûté 280 fr. A vendre 160 fr.

2° Appareil photo 13 x 18, objectif rectiligne, iris et accessoires. A vendre 50 fr.
Feron, rue de Paris, 36, Pantin (Seine). 2.229

Matrot, collège de Langres (Haute-Marne), échange vues avec monde entier. Correspondant sérieux. 2.231

Gaston Dubois, rue Quatre-roues, Le Mans, échange cartes-vues. France. 2.233

NOS CONCOURS



CONCOURS N° 169

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi de la solution

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANÉE

Reprise du Service

sur la ligne de Fayet-St-Gervais à Chamonix

La compagnie P. L. M. a l'honneur d'informe le public que le service des voyageurs sur la ligne du Fayet-St-Gervais à Chamonix, suspendu depuis le 1^{er} décembre dernier, est repris depuis le 15 mars 1905.

Ce service est assuré au moyen des trains ci-après :

	MATIN	SOIR
Le Fayet-St-Gervais... départ	9 h. 24	11 h. 50
Chamonix... arrivée	10 h. 38	1 h. »
Chamonix... départ	9 h. 51	2 h. 45
Le Fayet-St-Gervais... arrivée	10 h. 58	3 h. 52

A partir du 1^{er} avril, il sera mis en marche un nouveau train de chaque sens dans l'horaire ci-dessous :

La Fayet-St-Gervais... départ	8 h. 15 soir.
Chamonix... arrivée	9 h. 25 soir.
Chamonix... départ	7 h. » matin.
La Fayet-St-Gervais... arrivée	8 h. 11 matin.

PAR TRAITÉ PASSÉ AVEC LE JOURNAL
UN VERITABLE CADEAU est offert
à nos Lecteurs.

GRATUIT
UN PORTRAIT D'ART AU FUSAIN
de 30 sur 40 centimètres.

Il suffit d'adresser ce bon, une photographie, et y joindre 2'50 par frais de port et d'emballage, à H. F. MERTENS, 104, boulevard Voltaire, Paris.

"LE MODERNE"

Le seul moule à cigarette parfait et
inusable, se construit en 4 modèles
Française, 7 x 73 Élegante, 8 x 73 Hongroise, 9 x 90
Boyard, 10 x 80

E. FÉCHARD, Paris, 64, rue des Tournelles

Almanach illustré du Marsouin

POUR 1905

Chaque année, la remarquable publication due à l'écrivain colonial bien connu Ned Noll, est attendue avec une grande impatience par tous ceux qu'intéresse le développement de l'influence française dans le monde.

Cet annuaire donne sur les divers personnels tous les renseignements désirables; il forme un véritable carnet d'adresses des officiers et assimilés: « des marsouins » comme le dit le titre.

Prix : 2 francs

(franço 2 fr. 60, chez l'éditeur Lavauzelle).

Tous les lecteurs du "Globe Trotter" doivent lire

Les Images pour rire

JOURNAL HUMORISTIQUE DE LA FAMILLE

LE PLUS GAI

Les Images pour rire

SERONT DÉSORMAIS
tirées avec le plus grand soin

sur
très beau papier

C'est un journal
de GRAND LUXE

LE PLUS AMUSANT

de tous les Journaux illustrés

EN VENTE PARTOUT

LE PLUS COMIQUE

10 Cent.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 4, rue de la Vrillière, PARIS (1^{re})

LIRE CETTE SEMAINE

DANS

Mon Dimanche

Revue Populaire illustrée

L'Usine à déjeuners, curieux reportage parisien

M. le Baron joue sur les mots
dessin de AROUN-AL-RASCID

Un duel en ballon

Comment on a percé le Simplon

DES VARIÉTÉS, NOUVELLES, CONCOURS, etc.
NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

10

Le Numéro :

CENTIMES



LE CONTEUR POPULAIRE

Revue Illustrée de Romans et Nouvelles

L'Amour plus fort que la Mort
nouvelle inédite par Auguste GERMAIN

Permutantes
nouvelle par Lucien DESCAGES

Deux Grands Romans
De nombreux Conseils et Recettes utiles, etc., etc.

MAGNIFIQUES ILLUSTRATIONS

10

Le Numéro :

CENTIMES

EN VENTE PARTOUT

Publications JULES ROUFF et C^{ie}, 4, rue de la Vrillière, PARIS

VICTOR HUGO

ŒUVRES COMPLÈTES A 25 CENTIMES LE VOLUME IN-32
(Par Poste, 10 centimes en sus)

THÉÂTRE

Ray Blas	complet en 2 v.
Hernani	— 2 —
Cromwell	— 5 —
Marion de Lorme	— 2 —
Lucrèce Borgia	— 2 —
Marie Tudor	— 2 —
La Esmeralda	— 1 —
Angelo	— 2 —
Les Burgraves	— 2 —
Torquemada	— 2 —
Le Roi s'amuse	— 3 —

ROMAN

Les Misérables	complet en 30 v.
Han d'Islande	— 7 —
Bug-Jargal	— 1 —
Le dernier jour d'un condamné	— 1 —
Claude Gueux	complet en 3 v.
Les Travailleurs de la Mer	— 9 —
Not-Dame de Paris	— 8 —
L'Homme qui rit	— 12 —
Quatre-vingt-treize	— 7 —

PHILOSOPHIE

Littérature et Philosophie mêlées	complet en 5 v.
William Shakespeare	— 5 —

ŒUVRE POÉTIQUE

Odes et Ballades	complet en 1 v.
Les Orientales	— 3 —
Les Feuilles d'Automne	— 3 —
Les Chants du Crépuscule	— 3 —
Les Rayons et les Ombres	— 3 —
Les Châtiments	— 5 —
Les Contemplations	— 7 —
La Légende des Siècles	— 15 —

Les Chansons des rues et des bois	complet en 1 v.
L'Année terrible	— 3 —
L'Art d'être grand-père	— 3 —
Le Pape	— 1 —
La Pitié suprême	— 1 —
Religions et Religions	— 1 —
L'Année	— 1 —
Les Quatre Vents de l'Esprit	— 7 —
Les Voix intérieures	— 3 —

ACTES ET PAROLES

Avant l'Exil	complet en 7 v.
Pendant l'Exil	— 6 —
Depuis l'Exil	— 10 —
Victor Hugo raconté	— 12 —

HISTOIRE

Napoléon le Petit	complet en 1 v.
Histoire d'un Crime	— 8 —
Paris	— 3 —

EN VOYAGE

Le Rhin	complet en 10 v.
-------------------	------------------

ŒUVRES POSTHUMES

La fin de Satan	complet en 1 v.
France et Belgique	— 1 —
Théâtre en liberté	— 1 —
Choses vues	— 1 —
Amy Robart	— 2 —
Les Jumeaux	— 3 —
Diau	— 3 —
Alpes et Pyrénées	— 3 —
Toute la Lyre	— 11 —
Les Années funestes	— 3 —
Choses vues (Nouvelle série)	— 5 —
Correspondance	complet en 9 v.

POUR PARAÎTRE ULTÉRIEUREMENT
La suite des œuvres posthumes :
Lettres à la fiancée, Post-Scriptum de ma vie, etc.

LA COLLECTION SE VEND COMPLÈTE OU EN VOLUMES SÉPARÉS
A réclamer PARTOUT

Pour recevoir, franco, en gare, 30 volumes des œuvres ci-dessus,
envoyer 5 francs en mandat ou bon de poste

Publications Jules ROUFF et C^{ie}, 4, rue de La Vrillière, PARIS

LA PETITE BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

Œuvres complètes en un volume, à 0 fr. 25 le volume
format 16x10

ÉDITION TRÈS SOignée, BEAU PAPIER

Balzac. — Le Colonel Chabert	1 vol.
Contes de ma Mère l'Oye. — Perrault	1 vol.
Edgar Poë. — Le Système du Docteur Goudron et du Professeur Plume	1 vol.
Eugène Sue. — Kardiki	1 vol.
Fenimore Cooper. — La Vie d'un Matelot	1 vol.
Histoire des Sociétés Secrètes. O. de Jalin	1 vol.
Marivaux. — Le Jeu de l'Amour et du Hasard	1 vol.
Paul de Kock. — Mon Ami Piffard	1 vol.
Paul de Kock. — Un Mari Perdu	1 vol.
Perrault. — Contes	1 vol.
— Le Chambrion	1 vol.
Ponson du Terrail. — Le Page Fleur de Mai	1 vol.
— L'Héritage d'un Comédien	1 vol.
Prévost (l'Abbé). — Manon Lescaut	1 vol.
Regnard. — Le Légataire Universel	1 vol.
— Le Lis du Village	1 vol.
Emile Richebourg. — Père Biscuit	1 vol.
— Le Portrait de Berthe	1 vol.
— Le Clos des Peupliers	1 vol.
— La Jeune Fille aux Roseaux	1 vol.
— La Dame des Etelles	1 vol.
— Deux Amis	1 vol.
Les Secrets de la Beauté. — O. de Jalin	1 vol.
Telle écriture, tel caractère — Paul Barbe	1 vol.
Voltaire. — L'Ingénu	1 vol.